

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 766.—SAMEDI, 7 JANVIER 1899

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



L'EMPEREUR D'AUTRICHE, FRANÇOIS-JOSEPH I^{er}

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 JANVIER 1899

SOMMAIRE

TEXTE.— Les rois, par de Thermes.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Poésie : Sonnet par O. Mayrand.—Jeanne d'Arc, par Lys de la Vallée.—Adieu et bienvenue, par Madeleine.—Roi de la fève, par Béranger.—Poésie : L'étoile des mages, par Ange Hélique.—Un rayon de bonheur, par Laurette de Valmont.—Feu de prairie, par A.-H. de Trémaudan.—L'antre de la sorcière.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Le gâteau des rois, par F. Picard.—Rectification.—François-Joseph Ier, par F. Picard.—La barque de sauvetage, par Patriote Fleuriste.—Bibliographie.—La sérénade.—Solution du passe-temps.—L'almanach Hachette pour 1899.—Amusements.—Jeux et amusements.—Feuilletons : L'orpheline : Rosalba ou les deux amours.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait de l'empereur d'Autriche, François Ier.—Ce que lit grand-mère.—Beaux-Arts : Sérénade (double page).—Gravure du feuilleton.—Jeu de cartes.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT SOIXANTE-QUINZIÈME TIRAGE

Le cent soixante-quinzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de DECEMBRE), aura lieu samedi, le 7 JANVIER, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

LES ROIS

Plusieurs pays d'Europe, la France plus particulièrement, ont gardé le touchant usage du *gâteau des rois*, dans lequel se trouve une fève donnant, à son possesseur, une royauté d'un jour répétée à l'octave finie.

Ce roi, dont le choix est laissé au hasard de la distribution du gâteau, était regardé comme le délégué de la famille auprès du petit Enfant-Dieu. Et comme le petit Jésus, tout amour, est venu par amour nous enseigner la plus belle des vertus : l'Amour ou la Charité, comme on le voudra, et nous sauver par un accès infini d'amour, nos aïeux, au banquet des rois, exerçaient la charité de la manière la plus gracieuse, la plus émouvante.

Non seulement ils avaient une place vide à table pour le premier pauvre qui se présenterait, mais encore ils faisaient une grosse part du gâteau des rois,

et l'appelaient, en leur langage imagé, naïf et si plein de foi : " la part à Dieu ! "

Cette part à Dieu, c'était celle du pauvre.

Au palais des monarches, dans les châteaux, jusqu'à l'humble chaumière du charbonnier au fond des forêts, nul ne se fût privé du dîner des rois, nul n'eût osé déroger aux traditions dans la place ou la part des pauvres. Celui qui était trop pauvre trouvait son couvert mis n'importe où il s'arrêtait, le barde ou le ménestrel partageait le festin des puissants seigneurs et, en retour, sous forme de lied, de ballade ou de poème quelconque, reprenait un défaut, flétrissait un vice, menaçait un cœur dur, maudissait l'insulteur de Dieu et de la femme.

Avons-nous entendu de ces lieds touchants, de ces épopées merveilleuses, souffles puissants de l'imagination frappant notre jeune esprit, avec leur décor de sauvage nature endeuillée, de tempête mugissant dans la vaste cheminée ; devant ces sièges taillés dans le roc des salles d'armes et où ne pouvaient prendre place que des paladins ou des géants ! . .

Il est à souhaiter que ces traditions délicieuses se perpétuent et qu'une fois par an du moins, le riche insatiable, hourru, trop souvent malfaisant, exerce la divine vertu qui, seule, et mieux que tous les parchemins les plus antiques, donne la véritable noblesse : celle du cœur.

DE THERMES.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 12 décembre 1898

Enfin, la nomination officielle de M. J.-X. Perreault, commissaire du Canada à l'Exposition de Paris, a été publiée. Et nos sentiments de Canadiens-français en respirent d'aise et de plaisir.

Bravo au gouvernement de M. Laurier ! Il ne lui reste plus qu'à voter les subsides dont aura besoin M. Perreault pour faire bien et grand.

Dans un récent article, nous mettions en avant deux autres noms, mais sans avoir pensé alors à l'excellente nomination d'aujourd'hui. Il est certain—et cela est connu de tous—qu'aucun autre n'avait autant de qualités et d'expérience que M. J.-X. Perreault, qui a passé sa vie à s'occuper d'expositions.

Chevalier de la Légion d'honneur, très connu à Paris, orateur superbement renseigné, sachant manier avec adresse les pétillants mots d'esprit, notre commissaire de l'Exposition sera accueilli ici avec une grande sympathie. Et les marques d'amitié qu'il recevra seront tout à l'avantage du Canada.

Aussi, tous les Canadiens demeurant à Paris et tous les vrais amis du Canada sont vivement heureux de cette nomination.

Que M. Perreault veuille bien accepter nos transatlantiques félicitations.

Nous aurons, d'ailleurs, à reparler ici même, et souvent, de la future Exposition, où tous les peuples viendront montrer la supériorité de leur pays. Ce sera le grand banquet des nations. Et le monde écouterait, pour se renseigner, la parole des délégués qui diront la grandeur et la prospérité de la patrie qu'ils représenteront.

* * *

Notre ami, le Dr Edouard Plamondon, m'envoie le compte-rendu suivant de la dernière séance de la Société Canadienne de Paris.

PARIS, 9 décembre.

Hier au soir, 8 décembre, la Société Canadienne de Paris, réunie sous la présidence de M. Rod. Brunet, a donné une petite fête d'adieu à son très sympathique président d'honneur, M. Edouard Richard, dont le départ pour le Canada a lieu aujourd'hui même.

Le poste de secrétaire-trésorier étant vacant depuis le départ de M. Saint-Jacques, il a été procédé à une autre élection. Et M. Edouard Plamondon a été élu secrétaire-trésorier de la Société Canadienne de Paris, à l'unanimité des voix.

Les Canadiens présents à la réunion étaient : MM. le Dr Aubry, le Dr Arthur Bernier, R. Brunet, le Dr J.-H. Chalifoux, le Prof. Charles Dion, Henri Hudon, le Dr Eugène Saint-Jacques le Dr Albert Laramée, le

Dr François de Martigny, Paul de Martigny, Edouard Richard, le Dr Edouard Plamondon, Jules Colas, etc.

Le secrétaire-trésorier,

Dr ED. PLAMONDON.

Voilà qui est fait, mon cher docteur.

Mais sans votre permission, je vais ajouter quelques mots sur le nouveau secrétaire-trésorier de la *Société Canadienne de Paris* :



Photo Langa, Paris.

LE DR EDOUARD PLAMONDON

Le Dr Plamondon, arrivé à Paris depuis seulement cinq mois, étudie la chirurgie générale, et, spécialement, les maladies des yeux. Son professeur, le célèbre Dr Charles Abadie, le remarquait depuis un certain nombre de jours, quand il y a quelques semaines, durant une clinique où il questionnait chacun de ses élèves et même ses premiers assistants, après n'avoir entendu que des réponses peu satisfaisantes sur le cas présenté, le professeur fut agréablement surpris quand vint le tour du Dr Plamondon. Et depuis lors, ce dernier, montant dans l'esprit de son maître, fut prié de l'assister dans ses opérations de tous les jours.

Des envieux pourraient dire que je veux donner un coup d'encens ou faire une réclame imméritée à un ami. Mais peu m'importe !— Je crois ne pas mal agir en encourageant un travailleur intelligent à travailler davantage pour le bien de nos compatriotes dont beaucoup seront ses clients plus tard. Je dis une vérité qui est en même temps un stimulant. Et m'en blâme qui voudra !

Notre excellent ami, M. Edouard Richard, ancien député, est reparti pour le Canada.

Il n'a laissé, à Paris, que des amis qui lui resteront toujours ; et il a eu le bonheur de faire connaître à beaucoup de Français — et non des moindres — les ressources et les avantages qu'offre le Canada aux colons, aux industriels et aux armateurs qui nous manquent.

Nous souhaitons, à M. Richard, bon voyage et prompt retour parmi ceux qui espèrent avoir le plaisir de le revoir bientôt à Paris.

Rodolphe Brunet

Comme public, au théâtre, une femme vaut deux hommes, comme en musique une blanche vaut deux noires.—E. DESCHANEL.

Si nous avons la charité, que d'occasions nous trouverons d'en faire sentir les heureux effets aux pauvres : donner un morceau de pain aux dénués, une consolation à toutes les douleurs, un cœur et des bras à tous les délaissés.—S. VINCENT DE PAUL.

SONNET

Encore un pas géant, ô siècle de lumière !
 Couronne ton passé puisque tu dois finir.
 Tu descends au tombeau dans ta vigueur première :
 A tes fils ne dois-tu léguer qu'un souvenir ?

Un siècle ne meurt pas. Regardant en arrière,
 Les peuples de demain, fiers, sauront le bénir.
 Pour éclairer le monde, au bout de ta carrière
 Va nourrir de ton feu l'astre de l'avenir.

Que tes derniers rayons, apportant l'espérance,
 Enflamment la foi pure au cœur des nations,
 Et nous verrons grandir les générations.

De la mère-patrie adoucis la souffrance,
 Conserve au Canada l'air de la liberté,
 Et monte jusqu'au ciel de l'immortalité.

OSWALD MAYRAND.

Montréal, décembre 1898.

JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orléans, fut la gloire du règne de Charles VII.

Comment, en effet, ne pas admirer celle dont l'énergique parole traîne à sa suite toute une armée composée des plus habiles et des plus vieux vétérans de l'époque, comment s'empêcher de faire l'éloge de cette jeune fille de dix-sept ans qui, sous l'accoutrement guerrier de son temps, marche avec intrépidité à la tête d'une troupe de soldats, leur fait traverser quatre-vingts lieues de pays occupé par les Anglais. Non, je ne puis me taire ; je ne puis m'empêcher de vous narrer l'histoire si glorieuse et si touchante de la libératrice de la France, de Jeanne d'Arc.

Le dauphin de France, Charles VII, qui avait été exclu du trône de sa patrie, par suite de l'infâme traité de Troyes, conclu entre Charles VI et Henri V, roi d'Angleterre, ne fut reconnu à la succession de son père, après la mort de ce dernier, que par quelques villes du Midi de la France. Il fut couronné à Bourges, ce qui fit que les Anglais le nommèrent par dérision le roi de Bourges.

Voyant sa patrie en danger et le roi s'endormir au milieu des plaisirs, Jeanne d'Arc, quoique bien jeune encore, sentit son cœur défaillir à la pensée du joug tyrannique qui accablait la France. Elle conçut un projet héroïque et dans son ardeur patriotique, Dieu lui vint en aide d'une manière toute visible.

Un jour, comme elle était au jardin de son père, tout à coup une lumière resplendissante l'enveloppe, et, levant les yeux, dans son extase, elle aperçoit deux vierges vêtues de blanc, qui lui disent : " Va près de l'église de ton village, dans un endroit où l'esprit de Dieu te guidera et tu y trouveras, enfouie dans la terre, une épée rouillée que tu ceindras aussitôt ; puis, te présentant au roi, annonce-lui la mission que Dieu veut te confier ; car l'Eternel a décidé de délivrer la France, ta patrie, de l'oppression qui pèse sur elle en ce moment."

Sans hésiter, Jeanne abandonne tout, parents et amis, se donne tout entière au service de Dieu et de sa France chérie. Ayant trouvé l'épée dont on lui avait parlé, elle se rend au camp royal et demande une entrevue à son roi.

Le jeune prince s'amusait avec quelques courtisans, lorsque Jeanne fut introduite. Un des courtisans du dauphin se dirige alors vers elle et s'enquiert du motif qui l'amène ; Jeanne lui demande de la présenter au roi.

— Je suis moi-même le roi, répond le courtisan. Mais, sans s'émouvoir, et voyant qu'on voulait la tromper, elle passe outre et se dirige vers le roi.

— C'est vous, gentil dauphin, qui êtes le roi, lui dit-elle d'une voix assurée, montrant par là, elle la pauvre petite paysanne de dix-sept ans à peine, qui ne l'avait jamais entrevu, montrant, dis-je, par là que sa mission était réellement inspirée par l'esprit divin.

On lisait sur son visage une si grande détermination, son discours était si précis et empreint d'une si

grande franchise, la vérité elle-même se lisait si clairement dans ses yeux que le roi en fut frappé et comprit qu'il était l'objet d'une attention toute particulière de la part du Ciel ; aussi confia-t-il des troupes à la courageuse enfant.

La jeune héroïne conduisit le dauphin à Reims où elle lui fit conférer l'onction sainte des rois et où elle assista à la cérémonie, bannière déployée : pendant le trajet, elle fit évacuer la ville d'Orléans occupée par les Anglais.

Après le sacre du jeune roi, Jeanne déclara sa mission terminée, mais Charles la contraignit à combattre encore et l'envoya au siège de Compiègne.

Depuis leur défaite à Orléans, les Anglais détestaient cette courageuse jeune fille qui les avait vaincus avec tant de bravoure ; et, d'avance, ils se promettaient une vengeance éclatante.

Un jour qu'elle marchait avec l'arrière-garde de son armée, elle fut trahie et abandonnée à la haine de ses cruels ennemis.

La vierge de Vaucouleurs fut jugée par un tribunal inique, présidé par Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. La pauvre enfant dont l'unique crime était d'avoir obéi à un ordre d'en Haut, fut condamnée à être brûlée vive sur le marché public de Rouen.

Ah ! pauvre Jeanne ! ce fut pour toi un sort bien cruel ; mais ne pleure pas ; car ta destinée est glorieuse. Semblable aux anciens martyrs, tes ancêtres, qui se faisaient gloire de donner leur sang pour la vérité divine, toi tu n'as pas hésité à donner le tien pour la patrie, en prononçant du haut de cet infâme bûcher le doux nom de Jésus. Comme ce divin maître, tu as pardonné à tes bourreaux. Oui, ton nom sera à jamais une des gloires de l'histoire ; tu seras bientôt, espérons-le, placée dans la hiérarchie bienheureuse.

Le jour fixé pour l'exécution de Jeanne étant arrivé, on dressa un bûcher grossier où on la fit monter. On la lia sur ce bûcher au-dessus duquel se dressait un infâme écriteau avec les mots suivants écrits en gros caractères : *hérétique, relapse, apostate, idolâtre*, qualificatifs qui désignaient bien mieux ceux qui les avaient inventés que celle à laquelle on les appliquait.

Enfin le bourreau mit le feu à ce nouveau calvaire dressé pour le sauveur de la France, et la flamme s'élança, vive et pétillante autour du frêle corps de sa tendre mais héroïque victime.

O surprise extrême ! ô miracle ! au lieu de consumer sa proie, la flamme se range de chaque côté de la jeune fille et forme une auréole autour de sa tête charmante ; enfin activées par les Anglais, les flammes semblent se décider à regret à dévorer le corps de Jeanne. Dans un dernier élan d'amour vers son Créateur et son Sauveur, dans un spasme d'agonie, elle s'agite, entr'ouvre ses lèvres et laisse échapper un cri suprême : " Jésus, Jésus."

C'est la nuit. Tout est calme dans la nature ; la lune reparait radieuse, les étoiles scintillent au firmament et l'on ne pourrait jamais supposer que Rouen vient d'être témoin d'un des spectacles les plus affreux, d'un des crimes les plus grands qui se soient déroulés dans son sein. Oui, c'est bien réel, la flamme a fait son œuvre, les infâmes oppresseurs de la France ont accompli leur forfait : Jeanne est dans les bras de son Juge. Elle a succombé au milieu de dix mille hommes, dont pas un seul n'avait échappé à l'émotion de cette scène affreuse. Les uns pleuraient, les autres répétaient sans cesse le nom de Jésus que Jeanne avait dit plusieurs fois durant son agonie ; d'autres enfin disaient : " Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte," rappelant la scène qui s'est passée au Calvaire, lors du Crucifiement.

C'est ainsi que la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, l'étoile du règne de Charles VII, mourut martyrisée par les lâches Anglais, sans être l'objet d'une seule démarche de la part de son ingrat monarque pour l'amour de qui elle donnait sa vie pour sauver sa couronne.

Ce fut là un des plus grands crimes du peuple anglais et, partout où il portera ses pas, son front restera toujours marqué des stigmates du martyre de Jeanne d'Arc.

Ce fut à ce sujet que Casimir Delavigne, ce grand poète français, composait les vers suivants, qui sont remplis d'une ironie piquante :

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers ?
 Pourquoi ces torches qu'on excite ?
 L'airain sacré tremble et s'agite...
 D'où vient ce bruit lugubre, où courent ces guerriers
 Dont la foule à longs flots roule et se précipite ?
 La joie éclate sur leurs traits ;
 Sans doute l'honneur les enflamme,
 Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais ;
 Non, ces guerriers sont des Anglais,
 Qui vont voir mourir une femme !
 Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
 Qu'il est beau d'ingulter au bras chargé d'entraves !
 La voyant sans défense ils s'écriaient, ces braves :
 Qu'elle meure ! elle a contre nous
 Des esprits infernaux suscités la magie...

Le roi de la Fève

St-Henri, 1898.

ADIEU ET BIENVENUE

Encore une année qui va nous quitter pour toujours ! sa voiture est là qui attend le coup de minuit pour s'enfuir loin, bien loin. C'est le temps qui la conduit. O douce voyageuse, reçois à la visière de ton départ les adieux de mon âme songeuse ! Hélas ! ton séjour fut de trop courte durée et je te regrette... oui comme je regrette toutes choses qui j'aime et qui disparaissent... Peut-être quelques mauvais jours sont-ils venus assombrir le lac paisible de mon existence, mais qui n'a pas ses heures sombres, ses mouvements tristes, puis un jour de printemps, un soir de bonheur subsistant si longtemps dans le fond du cœur : et l'on ne se souvient plus que des doux secrets confiés à l'ombre des bois touffus... puis encore quel ennui, quelle souffrance ne s'efface pas devant l'espérance ?... Adieu donc, ô folle ! dont les mains ont mêlé l'ortie aux fleurs des rosiers... Adieu pour toujours, chère amie qui m'a procuré tant de joies et de soleil !..

Mais écoutez, le bronze a sonné douze coups... C'est l'heure du départ suprême... C'en est fini de 1898 et 1899 nous arrive plein de promesses et d'avenir... Dis-moi, nouvelle venue tout encapuchonnée dans ton joli manteau blanc, dis-moi : que m'apportes-tu ?... Je voudrais savoir si le bonheur sera mon partage : tu ne réponds pas, tu fais la sévère... Ah ! grandis joyeuse enfant, sois toujours gaie et riieuse et que ta joie resplendisse jusque dans nos cœurs... Que tes yeux d'azur soient créés pour les rires et non les larmes, et pour ceux qui me sont chers, sois clément, écarte de leur chemin tout ce qui pourrait les blesser, répand des fleurs sous leurs pas ; enfin, rends-les heureux, bien heureux ! Et par ta douce voix : dis-leur mon affection constante, dis-leur de ne pas m'oublier.

MADELINE-

ROI DE LA FEVE



Grâce à la fève, je suis roi.
 Nous le voulons, versez à boire.
 Ça, mes sujets, couronnez-moi
 Et qu'on porte envie à ma gloire !
 A l'espoir du rang le plus beau
 Point de cœur qui ne s'abandonne.
 Nul n'est content de son chapeau !
 Chacun voudrait une couronne.

BÉRANGER.

L'ÉTOILE DES MAGES

*Dans le ciel embrasé que le jour illumine,
Les vapeurs de la nuit se forment doucement ;
Et, vers le couchant d'or, lentement s'achemine
Le cortège royal des Mages d'Orient.*

*Tu peux, astre flambeau ! retirer ta lumière
Car ils ont, d'un fanal, l'éclat brillant et sûr :
Là-haut, pour les guider vers l'Enfant et sa Mère,
L'Étoile des bergers rayonne dans l'azur.*

*Poursuivez votre route ! Allez, illustres Mages,
Déposer vos trésors aux pieds de l'Enfant-Koi !
Vous dont le cœur pieux, sages entre les sages !
Au monde va donner l'exemple de la Foi.*

*Pour nous, dans ces moments où notre âme troublée
Hésite et ne sait plus distinguer son devoir,
En face des grands mots : Honneur ou Destinée !
Quand l'horizon, hélas ! partout nous semble noir...*

*Joignons alors nos mains, et vers le ciel sans voile
Élevant avec foi notre cœur incertain,
Nous verrons aussitôt apparaître l'Étoile
Dont la clarté ne luit que sur le bon chemin.*

ANGE HÉLIQUE.

UN RAYON DE BONHEUR

SOUVENIR DES ROSES D'AUTOMNE

C'était par un soir de décembre... La bise glaciale gémissait bien fort dans les arbres desséchés... leur grands bras nus s'ouvraient et se fermaient tour à tour comme pour captiver dans leur étreinte, les flocons de neige qui tournoyaient dans l'espace...

Dans un petit quartier perdu de la grande ville de X..., au foyer pétillant d'une maisonnette oubliée, un vieillard était assis, immobile... Ses grands yeux étaient tristes... à soixante ans, on n'espère plus le bonheur. — Une couronne de fils d'argent entourait sa tête, courbée sous la souffrance, et de son cœur meurtri montaient à ses lèvres quelques sanglots mal étouffés... Près de lui, sur un petit lit blanc, Micaëla, la bouquetière allait mourir... Ses petites joues, autrefois si roses, avaient des pâleurs de lis... ses lèvres qui se raidissaient, avaient perdu leur vermeil... et les boucles de cheveux qui retombaient sur l'oreiller, entouraient de leur flot d'or... sa tête d'ange, qu'un rayon de lumière baignait de sa douce clarté...

Mourir à douze ans, c'est si triste !... Comme les petites fleurs, qu'un rayon de soleil ferait revivre, et qui meurent dans l'ombre, la petite Micaëla s'éteignait doucement, n'ayant connu de la vie, que l'ombre, le froid de la douleur et des larmes, loin du soleil, loin du bonheur... Tout à coup, ses petites mains s'agitent, et comme dans un délire, elle croit tenir quelque chose... Raidie par la douleur, elle se lève, ses grands yeux se dilatent, ses mains s'entrouvrent et se referment, et dans un accent déchirant, elle s'écrie.

— Oh ! des fleurs !... je n'en ai plus... L'hiver me les a ravies... je serais si heureuse de mourir avec mes fleurs !... Oh ! à moi des roses comme celles que je vendais avant cet hiver maussade... cet hiver oruel qui m'as tuée... Oh ! père... n'aimes-tu plus Micaëla ?... Ta petite fille va... mourir !...

Épuisée, la jeune fillette était retombée sur son oreiller plus pâle, plus faible.

Le vieillard, aux accents de cette voix, autrefois douce comme un doux chant de mai, mais déchirante aujourd'hui, s'était approché du petit lit blanc et embrassait avec amour ce front de marbre, ces lèvres de cire.

— Oui, Micaëla, tu mourras heureuse, tu auras des fleurs !... Que m'importe l'hiver ?... Que m'importe mes souffrances !... Tu auras des roses !

Et le vieillard avait entouré sa tête blanche des cheveux blonds de Micaëla. Une toison d'or sur quelques fils d'argent.

Quelques instants plus tard, le vieillard, courbaturé, brisé, fuyait à travers les grandes rues, les places publiques.

La neige tombait toujours, toujours, et dans le tourbillon de la tempête, on n'entendait que les plaintes de la bise d'hiver, cette bise qui gémit, meurt un instant et puis gémit encore.

Sur les grands chemins, les lits de neige étaient balayés par les coups du grand vent, et emportés au loin comme les vagues que la grande brise du soir ballote et jette sur le rivage ! Et dans la tempête, et sous le vent, le vieillard fuyait toujours, cherchant des fleurs, cherchant des roses sur la neige... sur les frimas !

Tout-à-coup, il hâte le pas ; sous les reflets d'un reverbère, il vient d'apercevoir une voiture, qui s'arrête au Castel des Pins. C'est la demeure de la grande actrice, Mme Pauline de Verviers.

Ce soir là, malgré la tempête du dehors, malgré le froid, la célèbre actrice s'était vue acclamée... On l'avait rappelée, on lui avait jeté des fleurs, et puis encore des fleurs. Des salves d'applaudissements avaient soulevé tout l'auditoire. Son âme s'était enivrée de toute cette gloire, de tout ce bonheur, et maintenant, seule, elle rentrait à son Castel des Pins.

Oh ! que le bonheur est fade à cette heure silencieuse, où le calme de la nuit jette son voile sur toute la nature et enveloppe nos âmes d'un rêve mystérieux. On ressent, plus que jamais, la monotonie de cette vie qui recommence tous les jours, toujours la même, toujours pleine d'illusions et de déceptions, toujours pleines de rêves et de larmes.

Et c'est ainsi que Pauline de Verviers, qui, tous les jours, sentait tous les cœurs se tourner vers elle, qui se voyait admirée dans toute la population de la grande ville de X..., sentait aussi, tous les soirs, le bonheur la caresser de son aile, et disparaître aussitôt, comme une ombre qui meurt, sous les derniers reflets du crépuscule.

Par ce soir de décembre, avec quelle insouciance elle posait son pied mignon sur le marche-pied de sa voiture !

Rêveuse, elle n'avait pas vu la gerbe de roses qui venaient de s'échapper des plis de sa mantille, et qui roulaient par terre avec la neige qui tombait toujours, — toujours.

Mais si Pauline de Verviers n'avait pas vu, le vieillard, attiré par cette curiosité du pauvre qui regarde le riche, avait vu les fleurs, tombées sur le chemin si blanc, et qu'un peu de neige recouvrait déjà.

* *

Le lendemain, la neige ne tombait plus ; le vent froid de décembre ne se plaignait pas, et un soleil radieux apparaissait dans le bleu pur du firmament. Il faisait trop beau pour mourir, et cependant, Micaëla, la petite bouquetière, voyait disparaître les dernières heures de l'aurore, comme le soir devaient pâlir les derniers rayons du soleil couchant.

Encadrée de sa chevelure d'or, sa petite figure de chérubin n'avait plus rien de terrestre. Ses grands yeux reflétaient le bonheur, ses petits doigts serraient une gerbe de roses, pendant que ses lèvres murmuraient doucement :

— Petit père, je suis heureuse, j'ai des fleurs.

Et c'est ainsi qu'un écho de la gloire de Pauline de Verviers apportait une lueur de joie dans l'âme du pauvre vieillard ! Et c'est ainsi qu'une ombre de la joie de la grande actrice, jetait un rayon de bonheur dans l'âme de Micaëla, la bouquetière !...

LAURETTE DE VALMONT.

Montréal, décembre 1898

FEU DE PRAIRIE

Depuis une huitaine de jours, nous voyions le soir, au sud-ouest, une lueur rougeâtre assez singulière, laquelle ne nous causait pourtant aucun effroi.

Les gens qui habitaient le pays depuis quelques années avaient beau nous dire qu'il fallait nous défier ; que ce que nous apercevions ainsi à l'horizon n'était autre qu'un feu de prairie et que ces sortes de choses sont parfois terribles, nous ne nous inquiétions pas le moins du monde. Chaque soir nous nous mettions au lit, sans penser autrement à cette clarté fantastique

qui devenait toujours de plus en plus large, et de plus en plus vive.

Enfin, une nuit, le ciel apparut tout embrasé autour de nous : les réverbérations de l'incendie nous éclairaient assez pour nous permettre de trouver aisément notre chemin en pleine obscurité.

Alors même, nous ne craignons rien, et sans songer que ce feu pût réduire en cendres tout ce que nous possédions, nous dormîmes aussi paisiblement que si nous nous étions trouvés à l'abri de tout danger.

Au matin, le feu était dans la plaine au bas de Montmartre ; il avait franchi ce que nous appelions le "creek" et se trouvait à environ quatre milles de notre petit village. Mais comme il paraissait se diriger vers le nord et que nous nous trouvions en plein est par rapport à lui, nous ne prêtâmes pas plus d'attention que nous ne jugions utile à son étendue qui apparaissait cependant très vaste.

Nous primes tranquillement notre repas, causant légèrement de ce que nous voyions dans la plaine et nous mîmes à l'ouvrage sans autre souci.

Vers huit heures le vent sauta brusquement à l'ouest, et une fumée épaisse commença à s'étendre sur le site qu'occupait notre établissement.

Presque aussitôt un des membres de la société qui fondait notre colonie, passa à cheval tout haletant assurant que le feu arrivait sur nous à toute vitesse, et que nous n'avions pas une minute à perdre pour saisir notre charrue et faire, sans autre délai, un garde feu autour de nos bâtiments menacés. Malheureusement, comme d'habitude, les bœufs avaient été lâchés dès le matin, et il fallait aller les chercher dans la prairie : au milieu de cette fumée opaque qui nous aveuglait et nous suffoquait, comment les retrouver ? L'inquiétude commençant cette fois à nous saisir, l'un de nous partit dans la direction où il croyait pouvoir les rencontrer. Il était trop tard.

Nous travaillions alors à l'intérieur de notre maisonnette, tâchant de la rendre la plus chaude possible pour l'hiver : nous étions déjà à la fin d'octobre.

Soudain, l'un de nous étant sorti pour choisir quelques planches, rentra en criant :

— Vite, tout le monde dehors ; voilà le feu qui descend la butte.

Effectivement, à trente verges à peine de notre porte, un tourbillon de flammes et de fumée roulait avec une rapidité inimaginable. Les eaux de la mer sur les plages redoutées des environs du Mont Saint-Michel ne marchent pas plus rapidement qu'allait ce brasier.

Nous n'eûmes que le temps de nous jeter sur des branchages sans feuilles qui se trouvèrent à notre portée : le feu était déjà loin : il passa à moins de trois pas d'une petite meule de foin au coin de notre étable. N'eût été la présence d'esprit de l'un d'entre nous, qui se jeta de toute la longueur de son corps sur le flot embrasé qui menaçait de tout détruire, nos bâtiments eussent été complètement incendiés.

Ce même feu eût-il passé alors que nous dormions paisiblement la nuit précédente, il ne fût rien resté de ce que nous avions eu tant de mal à édifier de nos propres mains ! Encore aujourd'hui nous frémissons à la pensée des malheurs qu'aurait eu à subir notre petite colonie si, au lieu de n'arriver que le matin, le sinistre eût eu lieu durant la nuit.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que tous en furent quittes pour la peur, comme nous.

Un de nos voisins eut tout son établissement brûlé, un autre son étable, tous nous eûmes à déplorer la perte de centaines de tonnes de foin qu'à grand-peine nous avions faites en commun pour pouvoir nous faire un peu d'argent l'hiver suivant : ç'avait été notre unique récolte de l'année et il nous fallait nous résigner à la voir complètement détruite, malgré les garde-feux dont nous avions pourtant eu soin de l'entourer. Mais le vent soufflait en tempête — comme toujours en pareil cas — emportant de véritables brandons de flammes au loin, rendant toute précaution préalable généralement inutile.

Quel magnifique spectacle cependant qu'un feu de prairie ! Une vraie mer enflammée semble se mouvoir en avant et se meut en effet, précédée d'un tourbillon de fumée dans lequel étincellent les milliers de flam-

mèches arrachées au brasier par la rapidité de sa course et la force du vent ! Puis le soir précédant ou suivant son passage, les réverbérations de l'énorme incendie forment au-dessus de vos têtes comme le dôme immense de quelque palais enchanté, que l'on admirerait bien davantage si l'on ne savait de quels terribles dangers il est le prélude ou la suite ! Il n'est pas douteux que ce soit là l'un des plus beaux spectacles qu'il soit donné à l'homme de voir : malgré cela, il n'est personne — dans notre colonie du moins — qui se soucie d'y assister trop souvent !

Le lendemain du sinistre, la neige tombait recouvrant la nature tout en deuil de son blanc manteau ; en trois jours, la prairie nous apparaissait sous trois aspects différents ; avant l'incendie, elle était grise, le feu l'avait rendue noire — d'un noir qui serrait le cœur tant il était lugubre — enfin la neige la rendait blanche, comme pour cacher aux regards de ses habitants la laideur subite qui s'était abattue sur la nature, d'ordinaire si grandiose.

Depuis lors nous avons eu à subir différents autres sinistres du même genre : inutile de dire que nous y étions mieux préparés : " Chat échaudé craint l'eau froide, dit le proverbe.

A H de Trémaudan.

L'ANTRE DE LA SORCIÈRE

A quelques milles du village de Saint-Odilon de Cranbourne (Dorchester), s'élève une haute montagne de granit, connue dans le pays sous le nom de " Morne de Cranbourne."

Sur le côté oriental de cette montagne, l'on voit encore, aujourd'hui, les ruines de deux grosses portes de fer fermant l'entrée d'un souterrain profond et silencieux. Les paysans et les chasseurs même évitent avec soin de passer près de ce lieu et, quand ils y sont contraints, ce n'est qu'en se signant pieusement.

Un jour, j'en demandai la raison à un cultivateur des environs.

— Vous ne connaissez donc pas la légende, me répondit-il, écoutez, je vais vous la raconter :

" Il y a bien longtemps, vivait dans cette sombre caverne, une vieille femme inconnue. Elle ne sortait que rarement : c'était alors pour aller sur le sommet de la montagne, où elle exécutait mille gestes diaboliques, accompagnés de paroles incompréhensibles, puis elle se mettait à fouiller les taillis, examinant les plantes, en arrachant quelques-unes ou cueillant quelques fruits sauvages. Ces airs mystérieux lui valurent bientôt la crainte des paysans, qui l'appelaient " la sorcière," et tous la fuyaient d'instinct comme on fuit à l'approche de méchantes bêtes.

" Un bon jour, deux chasseurs étrangers, ayant entendu parler de cette sorcière, voulurent lui rendre visite. On chercha à les en dissuader par tous les moyens, alléguant, entre autres choses, que plusieurs avaient vu le diable assis avec elle sur un rocher ; ce fut en vain, ils partirent.

" Arrivés à la caverne, les deux chasseurs entrèrent bravement ; mais bientôt, l'obscurité étant devenue complète, ils allumèrent les flambeaux qu'ils avaient apportés et, les élevant au-dessus de leurs têtes, ils continuèrent à avancer. Cependant, à mesure que nos deux braves marchaient, l'atmosphère se chargeait de gaz, devenait étouffante et des bouffées d'air chaud arrivant par intervalles, menaçaient d'éteindre les flambeaux, et c'est ce qui arriva. On chercha à les rallumer ; impossible ! L'un des chasseurs dit alors à son compagnon que le mieux à faire était de rebrousser chemin.

" — Non, non ! reprit l'autre, continuons ; d'ailleurs, tiens, regarde ; vois-tu là-bas cette faible lueur ? allons !

" Et les deux aventuriers continuèrent leur route dans l'obscurité.

" Ils arrivèrent bientôt à l'entrée d'une vaste salle carrée, formée par le souterrain et éclairée par une

torche résineuse, dont les lueurs mourantes tremblaient sur les murs froids et nus de l'appartement. La sorcière était à genoux, penchée sur le bord d'un gouffre, au fond duquel on entendait gronder un torrent.

" Elle ne parut pas s'apercevoir de la présence des deux visiteurs ; ceux-ci, demeurés dans l'ombre, écoutaient et regardaient en tremblant de tout leurs corps. De temps en temps, la vieille se penchait encore plus sur le gouffre et prononçait certaines paroles dans une langue inconnue ; une voix aigre, criarde, lui répondait en se mêlant au bruit du torrent.

" Enfin, l'un des chasseurs, après beaucoup d'hésitation, se hasarda à interpeller la sorcière. Il s'avança donc :

" — Holà la mère ! dit-il, que faites-vous là ?

" La vieille eut un moment de surprise ; elle se retourna. Ses petits yeux lancent des éclairs, toute sa chétive personne s'agit de colère.

" — Viens voir, répond-elle.

" Le chasseur imprudent se penche ; mais déjà elle s'est élancée sur lui. Le malheureux chancelle, tombe, cependant, il entraîne dans sa chute la sorcière, et tous deux roulent dans l'abîme, qui rend un bruit sourd.

" Un spectre affreux flotta quelques instants au-dessus du gouffre, puis disparut en poussant un ricanelement d'enfer.

" La torche s'éteignit.

" L'autre chasseur sortit en chancelant de la caverne ; ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige."

N.B. Nous n'avons pu lire la signature : si l'auteur, de Saint-Joseph, voit ceci, qu'il veuille bien nous donner son nom lisiblement.

L'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie. — X...

NOS FLEURS CANADIENNES

LA RENOUEE

Renouée persicaire. — *Polygonum persicaria* : (Famille des polygonées)

La renouée est connue de tous, du moins d'aspect. Elle pousse le long des routes, près des maisons, à la ville, à la campagne. Son long épi de fleurs roses quelquefois verdâtre nous est familier.

Peu de personnes savent ici, cependant, qu'elle est considérée en médecine comme " astringente et vulnérinaire ; propre à nettoyer les plaies et à arrêter la gangrène."

Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette plante, c'est que toutes ses feuilles sont marquées d'une tache rouge sombre au centre, ce que vous pouvez vérifier à la prochaine occasion.

A ce sujet on raconte la légende suivante, autant que je me souviens : Une renouée avait poussé par hasard sur le Golgotha, au pied de la croix, le jour du crucifiement du Sauveur, et lorsqu'un soldat lui perça le côté avec une lance, le sang divin qui s'échappa de la blessure tomba sur les petites feuilles de la plante qui depuis en a toujours gardé l'empreinte.

Vraie ou non, cette légende, par son charme naïf, m'a toujours fait respecter la renouée.

E. J. Massicotte

(Reproduction interdite)



CE QUE LIT GRAND'MÈRE

LE GATEAU DES ROIS (*)

ANECDOTE BRÉSILIENNE

En l'année 188..., un navire étranger abordait à Buenos-Ayres et, quelques jours après, remontait à Montevideo.

Le capitaine, homme d'âge mûr, d'un grand air de distinction quoi qu'il fit pour ne point le laisser paraître, après avoir donné ses ordres à son lieutenant, résolut de parcourir le pays par chevauchées, longeant les côtes, avec Porto-Alegre dans le Rio-Grande do Sul comme destination.

Son navire devait-il le rejoindre, ou le noble officier voulait-il le retrouver à un voyage subséquent ?

Nul que lui ne le sait : mais le navire, peu de jours après ce que nous rapportons, périt corps et biens, et jamais, depuis lors, on n'entendit parler de son capitaine.

Son auguste Famille en porte encore le deuil.

* *

Le capitaine, s'étant procuré un de ces bons chevaux de montagnes si renommés dans les pays du sud, quitta Montevideo se dirigeant vers le nord-est ; il avait plus de six cents kilomètres à faire, soit cent cinquante lieues, avant d'atteindre la jolie ville de Rio-Grande do Sul où il comptait se reposer quelques jours.

Cette distance ne pouvait l'effrayer, lui, rompu dans ses montagnes à tous les exercices les plus violents, lui qui, devant la grandeur de l'homme image de Dieu, cet homme fût-il le plus misérable bûcheron, avait déposé sa couronne, repoussé ses titres, abandonné la gloire, les honneurs, pour n'être à son tour qu'un homme parmi les hommes.

S'il fut blâmé, peu importe à sa grande âme : il souffrait de voir souffrir, il voulut partager les souffrances des pauvres. Il les éleva jusqu'à lui en s'abaissant jusqu'à eux.

Nous trouvons qu'il a bien fait.

Il employa près de trois semaines à faire le trajet dont nous parlons, allant à petites journées, chassant parfois par manière de passe-temps, forcé aussi, d'autres fois, à faire de grands détours quand une rivière ou un torrent lui barrait la route.

Le pays, avec sa flore d'une merveilleuse richesse, ses accidents de terrain, lui plaisait infiniment. Il ne s'arrêtait qu'aux fermes, où il demandait l'hospitalité qui ne lui était jamais refusée, et qu'il savait récompenser largement sans offenser. Durant le jour, il se reposait auprès d'un bois ou un bouquet d'arbres, étudiant l'*ubaio* ; le *chibetan* dont la hauteur atteinait 70 pieds ; les *jequitiba rosa*, *vermelho* et autres atteignant aussi 70 pieds ; la grande liane arborescente servant en ébénisterie et que les Brésiliens appellent *tapiqui-rana*, les arbres à caoutchouc, *seringueira*, de trente à soixante pieds de haut ; l'*ibira-piranga*, nom signifiant en guarani bois rouge, à cause de sa belle couleur rouge vif, etc., etc.

L'Uruguay et la province de Rio-Grande do Sul jouissent, grâce à leur sol montagneux et près de l'Atlantique, d'un climat plus tempéré, plus sain, que celui des autres provinces du Brésil ; le Rio-Grande do Sul est presque entièrement livré à l'éleve de la race bovine, et l'on y cultive très peu de céréales. Le maïs, le coton, le riz, le café et le tabac y poussent cependant bien.

Le capitaine, après avoir passé les fêtes de Noël à la ville de Rio-Grande do Sul, continua sa route vers le nord-ouest du grand lac dos Patos, vers la ville de Pelotas bâtie sur ce lac.

Le 5 janvier, il frappait à la porte d'une ferme dont l'extérieur avenant lui plut.

Son cheval, les entraves aux pieds, fut mis avec ceux du colon, et la ménagère s'empressa de préparer quelques mets au manioc si succulent, tout en garnissant de fines herbes des tranches de bœuf boucané des plus appétissantes.

Le fermier venait de rentrer. Avec une grande

aisance, une urbanité exquise, il souhaita, en portugais, la bienvenue à son hôte qui le remercia vivement.

Après quelques banalités sur le temps et les affaires, le capitaine, voyant des livres sur la table du salon où ils se trouvaient, en prit un et ne put retenir un vif mouvement de surprise en voyant le titre : *Galileistudien*, de Grisar, imprimé à Ratisbonne. En prenant un autre, il lut encore : *Aegypten und die Bucher Moses, de Ebers*.

— Comment ces livres sont-ils ici ? demanda-t-il.

— Ces livres sont à moi, répondit le fermier. Mon plus agréable passe-temps est de lire pour me reposer de mes fatigues.

— Mais alors, dit le capitaine en employant la langue allemande, vous êtes Allemand ?

— Pardon, Monsieur, dit le fermier en se servant du même idiome, je suis Autrichien.

— Autrichien ! s'écria l'officier. Laissez-moi vous serrer la main...

Sa voix tremblait, il semblait violemment ému.

— De quelle partie de l'Autriche êtes-vous ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— J'habitais près de G..., capitale de la S... — Mais vous-même, Monsieur, êtes-vous également Autrichien ?

— Oui, et nous sommes tout à fait compatriotes.

— Eh ! bien, tant mieux. Je ne repousse aucun voyageur, mais je suis doublement heureux de recevoir un frère.

Une gracieuse jeune fille vint dire à son père, en allemand aussi, que le repas était servi. On passa donc à la chambre à manger, où le fermier présenta au capitaine sa famille composée de trois robustes garçons dont l'aîné avait 22 ans, le plus jeune 19 ; et trois demoiselles de 15 à 18 ans. Vraies demoiselles quant à l'instruction et à la manière de se vêtir ; mais habituées à tous les travaux d'intérieur, et même aux soins des animaux de basse-cour, le père et la mère, dans leur sagesse, les ayant formées de cette intelligente manière.

Le repas fut gai, chacun s'efforçant de plaire à l'étranger dont l'aspect en imposait à tous. Il se faisait cependant tout simple, tout bon : son extraction perçait en dépit de tous ses efforts.

Malgré cette prévenance de ses hôtes, il avait cru remarquer des moments de contrainte, des regards anxieux entre le fermier et sa femme, ou des enfants entre eux.

Trop discret pour questionner, il résolut d'attendre les confidences, s'efforçant de gagner la confiance de ces bonnes gens.

Après le repas, tous passèrent à la véranda où le café fumait, et où les cigares attendaient.

La conversation était générale. Tout à coup, Elisabeth, la plus jeune des filles et la plus riieuse, dit à son père :

— C'est demain la fête des rois : n'y penses-tu plus, papa, maintenant surtout que nous avons l'hôte attendu ?

— Oui, certes, ma belle, j'y ai pensé... malgré la peine dans laquelle nous sommes.

— Mais, papa, reprit l'aîné des garçons, Charles, ne peux-tu donc trouver un moyen de terminer cette affaire ?

— Hélas ! mon fils, tout est perdu, cet individu a déclaré, sous serment, ce matin, ne me rien devoir.

— Est-ce possible, père ! dit le troisième, Franz. Et la terre n'a pas englouti ce parjure ?

— Dieu laissé souvent aux méchants le temps de se repentir.

— Mais, papa, dit Albert, le second, c'est pour nous...

— La ruine, oui, mes enfants. Mais nous travaillerons, nous recommencerons ; tout en bénissant Dieu de ce qu'il nous a frappés, nous lui demanderons de nous donner le pain de chaque jour.

Le capitaine était non seulement éclairé sur les causes de la tristesse ; mais tout édifié de cette foi robuste.

Lorsqu'il fut seul avec le père, il revint sur ce fait, et sut que le fermier, pour tirer d'un très mauvais

pas un de ses riches voisins, lui avait prêté une somme représentant toute sa fortune, mais avait négligé de... se faire donner un reçu.

— Depuis trente ans, dit le fermier, je travaillais à amasser cette somme. Je sais que quarante *contos* (environ vingt mille dollars) c'est peu de chose : mais c'était tout ce que je possédais.

Le capitaine fut ému, plus encore de la résignation de ces bons chrétiens, qu'à la fourberie de leur voisin.

Il eut des paroles sorties du cœur pour le brave fermier qui ne savait comment lui exprimer sa gratitude.

Le lendemain, au diner, fut servi le traditionnel gâteau des rois, et, coïncidence étrange, ce fut le capitaine qui eut la fève. Il choisit pour reine la gentille Elisabeth, et sut, par sa gaité, son esprit, apporter une douce diversion à la peine de cette famille.

Après le diner, qui avait été prolongé pour la circonstance, il pria Charles d'aller lui chercher son cheval. S'avançant vers Elisabeth :

— C'est la coutume, gentille reine, que le roi régale ses sujets : c'est à vous — puisque je pars — que je donne la régence, vous suppliant de vous conformer à mes instructions que voici. Vous en prendrez connaissance après mon départ.

Il lui remit un pli cacheté.

Les adieux furent touchants, ces bonnes gens s'étant senti une grande sympathie pour cet étranger si plein de délicatesse.

* *

Le cheval emportait son cavalier en un galop furieux. On ne distinguait plus qu'un point à l'horizon, quand Elisabeth songea à décahêter le pli qu'elle tenait toujours à la main.

— Vois donc, papa : qu'est-ce que cela ? dit-elle.

Le père, prenant le papier, lut :

Bon pour quarante-quatre *contos* payables par la banque de..., à P..., à Mlle Elisabeth...
De la ferme de..., le 6 janvier 188...

Et c'était signé simplement : JEAN.

Un autre billet, que l'enfant n'avait pas vu, fut trouvé par le père dans l'enveloppe déchirée. Ce billet portait :

FÊTE DES ROIS 188...

Mademoiselle,

Permettez-moi de vous prier d'être mon intermédiaire auprès de monsieur votre père, et de lui faire accepter, comme souvenir de moi, comme signe même de ma gratitude pour le bien qu'il m'a fait par sa résignation si touchante, le modeste chèque ci-inclus. Je désire que quatre *contos* soient réservés pour votre dot, le reste devant aller à la communauté.

Avec profond respect, mademoiselle, je vous baise les mains.

C'était signé aussi et simplement : JEAN.

Inutile de dire la joie de ces fervents chrétiens. Il est bien sûr qu'aujourd'hui encore ils ne manquent point, dans leurs prières en commun, de recommander le mystérieux Jean.



RECTIFICATIONS

A notre numéro 764 du 24 décembre dernier, page 531, à la deuxième stance de *Jésus-Noël*, 2e vers, il faut lire :

Puis j'ai placé mon bas sur la bergère.

3e vers, il faut lire :

Petit Noël, souviens-toi bien de moi.

Dernière stance, 2e vers :

...J'entends chanter les anges.

Dans notre numéro 765, nous signalerons seulement page 546, 2e colonne, 8e ligne, un verbe pour un autre : "pour montrer..." au lieu de : "...pour demander..."

Qu'on nous pardonne ces distractions.

(*) Reproduction interdite.
Les noms des villes sont changés.

FRANÇOIS-JOSEPH Ier

(Voir gravure)

L'excellent monarque, le seul bon de ceux qui ont encore un trône en Europe, vient de célébrer dans la tristesse et le deuil le cinquantième anniversaire de son avènement.

Nous l'avons dit ailleurs : il a souffert tout ce que peut souffrir un roi, un père, un époux. Il a vu ses armées battues tour à tour par les Français et par les Prussiens ; il a vu, la rage impuissante au cœur, la spoliation du roi des rois, du Pontife qu'il vénérât, comme il vénère Léon XIII, parce que pour lui c'est le Christ éternel qui se perpétue ; il a vu son fils, l'héritier au trône, disparaître violemment en des circonstances qui ajoutent encore à sa douleur ; il a vu sa noble compagne " qui n'avait fait que du bien," suivant la propre expression de l'empereur, il l'a vue, pâle, évanouie, tombée sous le fer d'un lâche Italien...

La superbe petite église des Capucins, attenant au Hofburg, a souvent, sous son règne, ouvert les caveaux des rois pour y engloutir quelqu'un des Habsbourg. Son frère, Maximilien, mourait à Queretaro i y a plus de trente ans, abandonné par Napoléon III qui l'avait poussé en ce guet-apens. Un autre des Habsbourg, après avoir abandonné tous ses droits, sa couronne d'archiduc et ses titres, est parti loin de sa patrie, de sa famille. Son navire, perdu corps et bien en quittant les pays du sud de l'Amérique, a fait croire à sa mort : il n'a point démenti ces bruits, mais son grand cœur seul sait quelles raisons l'ont ainsi fait agir.

L'empereur d'Autriche a fait son devoir, toujours : cette pensée, pour qui le connaît, est sa force.

Son empire se disloque ; les juifs se le partagent pendant que les factieux le divisent. L'empereur n'est point coupable des gouvernants que son peuple se donne en des moments d'aberration étrange.

L'homme s'agite, Dieu le mène.

Que Dieu répande ses plus abondantes faveurs dans le cœur meurtri de son serviteur François-Joseph Ier !

FIRMIN PICARD.

LA BARQUE DE SAUVETAGE

(Voir gravure)

Chaque naissance voit la main du Créateur, continuant son œuvre, lancer une frêle nacelle sur l'océan du monde.

L'enfance, côtoyant le rivage verdoyant, conduit la sienne mollement balancée au souffle des zéphyrs d'une douce quiétude ; mais, bientôt, avec l'âge croît le désir des aventures et l'adolescent gagne alors le large.

Malheur à lui s'il ne conserve pas pour se guider sur cette perfide mer, la boussole que la religion, en mère prévoyante, lui offrait à son départ. Bientôt le ciel s'obscurcit, l'orage des passions se déchaîne dans toute sa fureur ; les flots sont parsemés de terribles écueils, en viennent ensemble se briser des flottes entières.

La vague roule les malheureux naufragés, la mer va les engloutir en ses gouffres profonds ; ... tout semble fini...

Tout-à-coup, à l'horizon, paraît une barque fendant l'onde avec rapidité ; la lame furieuse frappe sa proue avec fracas et, domptée par ce contact, vient mourir sur ses flancs, apaisée ; à l'arrière, règne un calme complet, le ciel s'éclaircit. A l'avant de cette pauvre barque de pêcheurs se tint un vénérable vieillard, debout ; d'une main il montre le ciel et de l'autre il tient la croix. C'est la barque de Pierre qui, depuis plus de dix-huit cents ans, parcourt en tout sens cette mer implacable. Partout où il y a un danger, un sinistre à secourir, vous la voyez paraître ; l'immortel vieillard, le successeur du grand apôtre qui reçut de Jésus l'ordre de paître ses agneaux, dompte d'un signe le flot irrité et recueille auprès de lui les pauvres naufragés, victimes des passions humaines ; il les conduit au port de l'éternité où il les remet entre les mains de son divin maître.



LA BARQUE DE SAUVETAGE AU MILIEU DU NAUFRAGE DU MONDE

O vénérable pontife, immortel Léon XIII, vous, Laurent ? Le Saint-Laurent même n'existait pas alors : entendons-nous, je parle de son saint patron, qui ne fut martyrisé que quatre cent-soixante ans après la défaite d'Annibal à Zama, par Scipion l'Africain.

Vous le voyez, cet almanach se recommande à tous, et ne coûte que 10 sous, chez M. Béliveau, 1617, rue Notre-Dame, à Montréal.

PATRIOTE FLEURISTE.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu le *Grand Almanach Canadien Illustré*. Il a vraiment belle apparence. Disons tout de suite que l'intérieur correspond à l'extérieur : ce qui nous a plu surtout c'est qu'il est canadien, tout à fait canadien. S'il y a quelque chose d'emprunté, ce ne peut être que l'éléphant d'Annibal... mais enfin, les éléphants, ça ne pousse pas partout, et Annibal n'est pas venu, que nous sachions, combattre les Algonquins ou autres Mics-Macs sur les bords du Saint-

Almanach des Cercles agricoles.— Cette petite publication, publiée par J.-B. Rolland & Fils, constitue un véritable trésor pour le cultivateur soucieux du progrès de l'agriculture et ennemi de la routine, car elle lui apporte encore une abondante moisson d'idées et de méthodes nouvelles puisées aux sources de la science agricole pratique, et dont la connaissance ne peut rester pour lui sans résultats bénéficiales. En vente chez tous les libraires, 5 centins.

Quiconque oblige un inférieur s'en fait un ennemi.
ROQUEPLAN.





BEAUX-ARTS. - SERENADE

LA SÉRÉNADE

(Voir gravure)

Dans le pays des fleurs, où le ciel est toujours bleu, les orangers toujours verts, la jeune fille toujours souriante, on les entend, ces anges du foyer, le soir précédant la nouvelle année—que ce soit le soir de Noël, suivant la belle coutume de Rome et de la campagne romaine, ou que ce soit le soir du 31 décembre dans la Lombardie et le Piémont—on les entend chanter un hymne d'allégresse à l'année qui vient, un soupir parfois de regret à l'année qui expire dans le Temps.

Que de rêves délicieux évoqués par ces mélodies ! Que de bénédictions implorées du Très-Haut sur ceux qu'elles aiment !

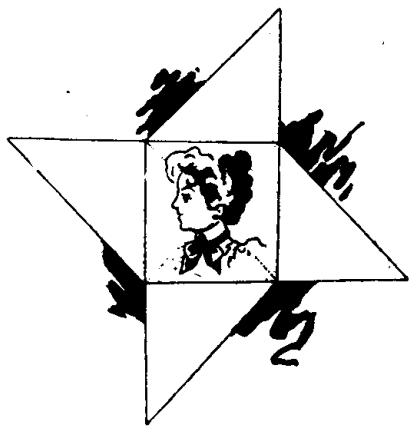
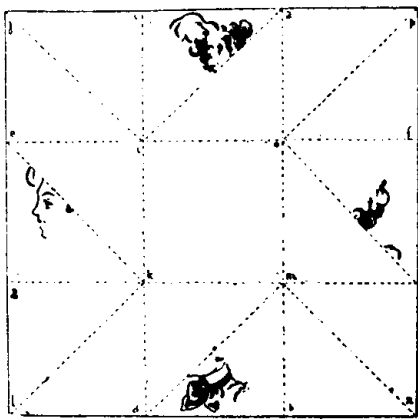
Salut, bonheur inconnu, que l'on cherche à deviner !

C'est la sérénade au nouvel an.

SOLUTION DU PASSE-TEMPS

(Voir le numéro 762)

Beaucoup de jeunes lecteurs ont pris part à ce passe-temps. Il s'agissait de plier une gravure de façon à reconstituer une tête de femme au centre d'une étoile à quatre branches. Les dessins que nous donnons ci-dessous représentent la solution et le mode de pliage à employer pour l'obtenir. La plupart des concurrents se sont laissé tenter par une solution facile qui venait pour ainsi dire d'elle-même sous la



main du chercheur et qui donnait pour résultat non pas une étoile, mais une croix. Quelques lecteurs sont arrivés toutefois à donner la forme pointue aux quatre branches de cette croix en repliant les extrémités. C'était une façon habile de résoudre le problème, mais dans ce genre de questions il faut toujours que le pliage se tienne, c'est-à-dire que les plis se commandent et qu'au plus un seul, le dernier, reste ouvert, de sorte qu'en tenant l'objet entre deux doigts tous les plis soient fixes, fermes.

L'ALMANACH HACHETTE POUR 1899

Le plus populaire, le plus répandu, le plus attendu et le plus indispensable des Almanachs : l'Almanach Hachette, vient de paraître. L'Almanach Hachette fait aujourd'hui partie des meubles de la maison : où

que l'on aille, chez le riche comme chez le pauvre, chez le bourgeois, l'ouvrier, le paysan, l'artisan, le collégien, on voit l'Almanach Hachette, annonçant la nouvelle année comme l'hirondelle annonce le printemps. Pour 1899, que nous apporte-t-il en ses 436 pages ? D'abord les probabilités du temps et l'astrologie pour tous les mois, des conseils pratiques relatifs aux jardins potagers et d'agrément, au ménage, à la cave, à l'hygiène, etc. ; 200 nouvelles recettes de cuisine par ordre alphabétique, le tableau universel des monnaies, des poids et mesures, un barème pour faire ses paiements, un petit code de télégraphie économique et conventionnelle, et ce merveilleux Agenda, qu'on peut détacher du volume, et qui sert à la fois de calendrier, de mémento et de carnet de comptes. L'Almanach de 1899 publie 70 articles nouveaux, illustrés de 1081 figures et accompagnés de 10 cartes en couleur. Au chapitre Univers, on lira avec une vive curiosité une étude sur la fin du monde annoncée pour le 13 novembre 1899, par le célèbre docteur Falb ; des pages documentées sur le mystérieux phénomène des volcans et les couleurs de l'arc-en-ciel ; un précis de l'histoire de l'Angleterre, l'histoire des Parlements français ; des articles sur les ordres religieux de femmes dans le monde entier, la guerre hispano-américaine, l'enseignement supérieur, les grands peintres français, l'histoire de l'habitation moderne et de l'ameublement, du costume masculin depuis un siècle, et du corset depuis son origine jusqu'à nos jours. Signalons encore l'art de connaître, d'après la physionomie, les bons et les mauvais serviteurs ; les chances qu'une femme a de se marier de 15 ans à 50 ans ; les grandes découvertes et les petites inventions ; les nouveaux timbres-poste, les jeux de cartes, l'escrime du pied et du poing ; l'automobilisme ; l'A B C de la chimie.

Ajoutons que chaque acheteur de l'Almanach Hachette a droit de prendre part à des concours et d'utiliser des bons-primés qui lui remboursent 50 fois les trente sous que lui aura coûté l'exemplaire.

AMUSEMENTS

THÉÂTRE FRANÇAIS

M. Phillip's ne pouvait mieux inaugurer la nouvelle année, au Théâtre Français, qu'en faisant représenter, pour la deuxième fois, le grand drame militaire intitulé *Youth*. Lors de sa première apparition à ce théâtre, l'an dernier, son succès fut tel, que l'on avait eu l'intention de lui faire tenir l'affiche une seconde fois.

La troupe permanente du Français sera assistée d'un détachement de volontaires de notre milice locale, et les scènes seront magnifiques.

Le professeur Collios et son kangaroo boxeur feront

leur première apparition au Canada. Enfin, le vaudeville de cette semaine sera à la hauteur de la réputation de ce populaire théâtre.

LE MONTAGNARD

Ce club essentiellement canadien-français, organise une grande mascarade fixé au 4 janvier.

Nous recommandons vivement cette belle société : plutôt à Dieu que son exemple, comme société destinée à procurer des plaisirs honnêtes et utiles à la santé du corps, fût suivi dans tout autre ordre d'idées.

La fanfare l'Harmonie prêtera son concours à la grande fête du 4 janvier.

PARC SOHMER

Quel endroit plus délicieux que le Parc Sohmer pour tromper les ennuis des dimanches soirs. Dans un pavillon chauffé à une température agréable, des artistes choisis parmi les meilleurs entretiennent pendant deux heures les spectateurs de leur art. Dimanche après-midi et soir, le programme contient une dizaine d'artistes réputés, chanteurs, danseurs et acrobates, etc. ; les nouvelles chansons de Véranda ; enfin, l'on vous assure de l'amusement pour dimanche au Parc Sohmer.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIPE

Lecteur, mon nom se donne à ta femme, à ta mère
Ote-moi tête et queue, et je deviens ton père.

CHARADE

Mon Premier figure en musique ;
Mon Second captive les cœurs ;
Et mon Tout est en politique,
La source de bien des malheurs.

ENIGME

Suivant la place que j'occupe,
Je vaud beaucoup ou ne vaud rien.
Si donc vous craignez d'être dupé,
Avec grand tact, placez-moi bien.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 763

Enigme.—Amour.

ONT DEVINÉ :

Joseph-P. Bernier, St-Claude ; Mlle N. Lamarche, Québec ; L.-A. Taillefer, Mirabel ; Mlle E. Trudel, Ottawa ; Chs. Huot, Mme S. Viau, Montréal.

COMMENT LA SITUATION CHANGE L'HOMME



Recrue



Après 10 ans



Sergent



Inspecteur

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond J. Massicotte

(Suite)

Rosalba était triste, non point parce qu'elle se trouvait privée, ce jour-là, des visites de quelques galants cavaliers, mais parce que le cœur a besoin de sympathie et qu'il souffre quand il se voit abandonné de tous. Pendant longtemps elle avait examiné par la fenêtre la route qui conduit au village, et les traîneaux passaient sans arrêter à la porte ; enfin, quand le jour commença à baisser, elle quitta sa chaise, ne pouvant plus supporter l'ennui qui l'oppressait. Elle rejoignit, dans la grande salle, sa mère qui s'amusa avec les plus jeunes enfants. Cette brave femme vit bien que sa fille était triste et en devina la cause ; elle crut donc devoir lui dire quelques mots d'encouragement.

—Courage, Rosalba, dit-elle, il y a bien des amoureux qui viennent, comme dit le proverbe normand, mais il y en a un qui n'est pas venu, qui viendra et qui restera.

Par une singulière coïncidence, elle avait à peine prononcé ces derniers mots, qu'on entendit le bruit joyeux des clochettes d'un traîneau qui s'arrêtait à la porte. Tous les petits enfants se portèrent à la fenêtre en s'écriant.

—Ah ! ah ! voilà un nouveau cavalier pour Rosalba !

—Oh ! quel joli monsieur !

—Viens voir, Rose, viens.

Madame Varny ne put s'empêcher de sourire, et son cœur battait en pensant que sa prophétie s'était sitôt accomplie, mais Rosalba ne voulut pas aller à la fenêtre. O douce perversité de la femme ! Elle était certaine que la visite était pour elle, que ce serait une visite agréable ; mais elle restait à sa place comme si la chose ne la regardait pas, mais elle gardait son air triste.

Le visiteur se présenta sous le nom de M. Edgard Martin, et demanda à voir M. Varny, dont il avait fait la connaissance pendant les assises. Il était originaire de Lotbinière, mais il était venu étudier le droit à Montréal. Ses belles manières et sa bonne éducation l'avaient fait admettre dans la meilleure société de cette ville. En outre, ses talents en avaient fait un orateur populaire dans les cercles politiques du "jeune Canada." De fait, il avait atteint le premier rang parmi ces esprits généreux et enthousiastes qui, pendant la crise de 1837, jouèrent un grand rôle. Après son admission au barreau, il se fixa à Belœil où il emportait les meilleurs souhaits de ses amis, et, à leurs yeux, allait bientôt devenir le chef local du parti d'action.

Le jeune avocat qui se fixe dans un district rural perd bientôt les illusions de sa jeunesse ; il ne tarde pas à s'apercevoir qu'on lui demande autre chose que des prétentions et de belles paroles. Edgard Martin résolut de se dévouer entièrement à sa profession et de s'astreindre à des habitudes parfaitement régulières. Se sentant des dispositions pour le *matrimonium*, comme la plupart des jeunes gens canadiens, il pensa qu'il ferait bien d'employer l'hiver suivant à se fixer sur un choix convenable. Il avait entendu parler de Samuel Varny et de la belle Rosalba. Les rumeurs qui circulaient contre le cultivateur l'avaient éloigné pendant quelque temps, mais sitôt qu'il eut fait la connaissance de M. Varny, les manières franches et ouvertes de ce dernier lui plurent, il demanda et obtint la permission de le visiter, lui et sa famille. C'est en réponse à cette invitation qu'il arriva ce jour-là, comme nous venons de le voir.

L'intérêt de notre récit n'y gagnerait pas si nous racontions les détails de la première entrevue de Rosalba et d'Edgard. Il nous suffira de dire qu'ils se plurent au premier abord et que, peut-être à l'insu l'un de l'autre, ils se trouvèrent irrévocablement fiancés. C'était l'amour à première vue. Edgard obtint de renouveler sa visite, et bien que Belœil se trouve à seize ou dix-huit milles de Varennes, il ne manqua pas un seul dimanche de se rendre chez M. Varny. Ses attentions ne pouvaient avoir qu'un résultat auquel nous arrivons tout de suite, laissant de côté quelques événements intermédiaires sur lesquels nous reviendrons plus tard.

Un dimanche du mois de juin, Edgard partit avec l'intention de faire une déclaration à Rosalba. Elle semblait avoir prévu la chose, car, au lieu de le recevoir comme c'était son habitude, elle s'arrangea de façon à ce qu'il eût une entrevue particulière avec son père. Edgard sut mettre à profit la circonstance, et, après avoir parlé de choses et d'autres, il mentionna le nom de Rosalba. Le vieillard le comprit et lui répondit avec sa vivacité toute française :

—Oui, Edgard, oui. Je ne me suis jamais imaginé que vous

veniez ici seulement pour converser avec un bonhomme comme moi. Je sais que vous avez l'œil sur ma fille et j'en suis content, Edgard, très-content. Elle est digne de vous, c'est tout ce que je puis vous dire.

—Elle est bien au-dessus de moi, reprit Edgard dont l'œil animé trahissait le contentement que lui donnait cette réponse.

—Mais il faut que vous m'aidiez, M. Varny.

—Quant à cela, répondit le vieillard, il est mieux que je ne m'en mêle pas. Dans mon jeune temps, je n'ai jamais demandé le secours de personne en semblable occasion ; faites de même. Je dirai un mot en votre faveur, mais c'est tout ce que je dois faire. Je présume que vous seriez heureux de la voir dès cet après-midi. Passons donc dans l'autre chambre, où les dames nous attendent et où elles nous offriront peut-être quelques rafraîchissements.

—Ah ! vous voilà enfin, s'écria Rosalba en allant au-devant des deux messieurs comme ils entraient dans le salon. Je commençais à croire que vous ne finiriez jamais de parler politique.

—Es-tu bien sûre, Rosette, que nous avons parlé politique tout le temps ? dit le vieillard en lui donnant une petite tape amicale sur la joue.

—Certainement ; sans cela, vous n'auriez pas été si longtemps.

—Demande à Edgard, demande à Edgard, il te dira probablement ce dont nous avons parlé.

Naturellement, Rosalba rougit et imposa silence à son père. Edgard, comme tous les amoureux en pareil cas, baissa les yeux d'un air embarrassé.

Le père et la mère, familiers avec pareilles scènes, se regardèrent en souriant. Le reste de la famille ne remarqua pas ce petit incident, et la petite Agnès, la plus jeune de la famille, mit fin à l'embarras des parties en se jetant dans les bras de M. Martin. Agnès était l'enfant gâtée de la maison et très-bonne amie du jeune avocat. Quand on fut assis à table, elle grimpa sur ses genoux et commença à fouiller les poches de son habit et de son gilet. Elle lui fut très-utile pendant le *lunch*. Assis près de Rosalba, il ne manqua pas de se rendre très-aimable. C'était un compliment, puis une question, puis une anecdote qui ne manquaient pas de faire leur effet, il en était certain. Mais s'il lui arrivait de lâcher un mot un peu tendre, il se mettait ensuite à embrasser la petite Agnès.

—Vous me pincez ! M. Edgard, s'écriait la petite.

—Ah ! petite sorcière, se disait-il en lui-même, si tu savais comme je suis pincé moi-même !

On fit honneur à la bonne collation de Mme Varny. Ses crèmes, ses gâteaux à la française, les fruits de diverses espèces furent accueillis avec les éloges qu'ils méritaient, car sa laiterie, sa cuisine et son verger ne craignaient aucune concurrence en ce temps-là. On ne servit ni vins ni liqueurs, parce qu'il faisait trop chaud, mais par contre on fit passer à la ronde d'excellente *bière d'épinette*, pour la fabrication de laquelle on avait une recette particulière. Plusieurs santés furent proposées avec ce délicieux breuvage, et les derniers moments de cette agréable réunion qui, en pareils cas, sont quelquefois pénibles, parce que les invités ne savent trop que faire avant de se séparer—les derniers instants furent employés à prendre des *philoponas* avec des amandes. Naturellement, Rosalba prit un *philopona* avec Edgard, à un mois de terme.

—C'est bien long, dit le jeune homme.

—Pas trop long, dit la jeune fille en souriant, pour ce que je me propose.

—Hum ! pensa Edgard, j'attendrai forcément, mais je le lui ferai payer cher !

Et ce disant, il mit l'amande dans la poche de son gilet pour se rappeler la gageure. On passa le reste de la soirée sur le bord de la rivière. L'air était délicieusement frais ; au clair de lune se dessinaient les principaux contours du paysage. Rosalba et Edgard était assis un peu à l'écart, et à demi-cachés sous les plantes grimpantes qui montaient jusqu'au toit. Ils prenaient part à la conversation générale, mais le jeune avocat eut maintes occasions de glisser à la jeune fille quelques mots significatifs qu'elle accueillait avec modestie, mais sans pouvoir cacher le plaisir qu'elle en ressentait. Martin trouvait que les choses allaient fort bien.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

—Onze heures ! dit Edgard, il faut que je parte.

—Je ne pensais pas qu'il fût si tard, dit Rosalba, comme le temps passe vite !

—Restez, Edgard, dit M. Varny. On vous donnera une chambre tout à l'heure et nous aurons le temps de fumer un autre cigare.

—Merci, M. Varny, c'est impossible. J'ai une longue course à faire, et il faut que je sois à mon bureau demain matin de bonne heure.

Edgard était resté assis en disant ces mots, parce que la petite Agnès s'était endormie sur ses genoux. Un des bras de l'enfant était passé autour de son cou et l'autre pendait ; sous les reflets de la lune, la figure de l'enfant offrait les teints d'une *belle de nuit*. Madame Varny voulut débarrasser Martin de son fardeau ; il ne voulut pas y

consentir. Mais, bientôt après, quand Rosalba se pencha pour prendre l'enfant, Edgard lui dit à voix basse :

— Puis-je vous dire un mot avant de partir.

Rosalba se dressa avec surprise. Le jeune homme comprit son hésitation et ajouta immédiatement :

— Pas seule, Mlle Varny ; en présence de votre père.

— Dans ce cas, volontiers, répondit-elle timidement.

Puis elle emporta sa petite sœur dans la maison.

Que de changements le cœur humain subit dans un instant ! Le cœur de la femme surtout, si sensible, si délicat et si impressionnable, passe par une infinité de transitions à chaque battement de son pouls. Ces changements affectent souvent le caractère et décident une crise importante dans la vie.

Lorsque Rosalba parut sur le seuil du passage, ses traits annonçaient une transformation de cette espèce. Son sourire était le même, mais le coin des lèvres était légèrement contracté, signe certain qu'elle cherchait à maîtriser son émotion.

Sitôt qu'il l'aperçut, Edgard prit congé de la famille et s'engagea dans la grande allée devant la maison en compagnie de la jeune fille



— Mlle Varny, ce jour est pour moi un jour de bonheur. — Page 572, col. 1

et de son père. Le vieillard prit les devants, prétendant s'assurer si le cheval de son jeune ami avait été bien soigné. Le domestique arrivait avec le cheval et il alla à leur rencontre toujours en vue des deux fiancés, mais n'étant plus à portée de les entendre.

Edgard profita de l'occasion.

— Mlle Varny, ce jour est pour moi un jour de bonheur, mais il y a entre nous une difficulté que je veux faire disparaître :

— Quoi donc ?

— Je voudrais vous parler sans réserve, et cependant, il faut que je vous en demande la permission.

Rosalba s'attendait à cette question, mais elle n'avait pas préparé sa réponse. Elle ne dit pas un mot, elle était trop agitée ; elle leva sur le jeune homme un regard profondément triste.

— Puis-je parler ? reprit-il avec instance.

— Parlez, murmura-t-elle d'une voix presque éteinte, les yeux fixés sur le sable de l'allée et pâle comme une morte.

— Je n'ai que quelques mots à dire ; ils sont gravés dans mon cœur, je ne saurais en dire d'autres ; je vous ai aimée du moment que je vous ai vue, je vous aime à l'adoration, et personne ne vous aimera jamais mieux que moi.

Point de phrases d'avocat dans ce langage. C'était une déclaration d'amour à brûle-pourpoint. Oui, à brûle-pourpoint ; une déclaration presque cruelle dans sa brusquerie, parce que la frêle jeune fille s'inclina comme une tige de lis, ses yeux étaient baignés de lar-

mes, sa tête gracieuse penchait et elle dut s'appuyer contre un érable pour se soutenir. Que les cyniques n'aillent pas se moquer, ni les moralistes rigides crier : " Fi donc ! " Dieu a créé le cœur de la jeune fille, et son œuvre est bonne. La flèche de l'amour l'a percé et il saigne. Ce n'est point une folie, ô sage philosophe, ni un péché, c'est une des plus pures épreuves de la vie humaine. Un seul instant dans la vie d'une femme compose tous ses désappointements à venir, sanctifie les joies et les peines de son âge mûr, il répand une pure clarté sur elle aux portes mêmes de la mort.

Edgard ne songea même pas à soutenir Rosalba. Il était absorbé dans sa contemplation et regrettait d'avoir parlé si franchement, mais son chagrin fut bientôt changé en joie, en voyant que Rosalba revenait à elle. Elle était vraiment belle. C'était une transfiguration. Ses joues étaient animées d'une teinte brillante, ses yeux resplendissaient sous les larmes, et un sourire ineffable errait sur ses lèvres. La crise était passée—le rêve était fini. Les mots qui l'avaient atterrée comme un coup de tonnerre, elle les avait tous pesés maintenant et les comprenait. La passion ne l'agitait plus—le bonheur calme lui restait.

Rosalba n'avait pas dit un mot. Edgard non plus. Pour un empire, il n'aurait pas rompu ce doux silence. La communion des cœurs est plus profonde et plus subtile que toutes les paroles. Ils seraient demeurés sous les érables jusqu'au point du jour, abîmés dans le charme qui les entourait, si le son de l'horloge ne les avait pas ramenés à la réalité. Minuit sonnait. Un grand éclat de rire, partant de la barrière, les ramena tout à fait à eux. C'était M. Varny qui se moquait des jeunes fiancés.

— Edgard, votre cheval est presque endormi, mais je veille.

Martin prit tout à coup dans sa poche de montre une petite boîte qu'il remit à Rosalba.

— Dans un mois, vous ouvrirez cette boîte, lui dit-il, c'est le jour de notre *philopona*, je vous donne tout ce temps pour penser à votre réponse.

Il se hasarda à baiser la main de Rosalba, et descendit l'allée à grands pas. Elle le suivit.

— Avez-vous parlé politique tout le temps, dis, Rosette ? demanda le vieillard, en passant le bras autour du cou de sa fille.

Elle resta un moment déconcertée, puis partit d'un franc éclat de rire.

Edgard sauta sur son cheval et partit.

— Bon voyage ! dit Rosalba, pendant que les fers du cheval retentissaient sur le pavé.

En remontant l'allée, la jeune fille s'arrêta un instant sous les érables, et après avoir pressé ses lèvres sur la petite boîte qu'Edgard lui avait donnée, elle la cacha dans son sein.

Avant de se séparer de sa fille, le vieillard lui prit la tête dans ses mains, et fixant un long regard dans ses yeux bleus, il l'embrassa tendrement en lui disant :

— Fais de beaux rêves, ma chère enfant !

CHAPITRE V

LA RAME D'ARGENT

Il nous faut revenir un instant aux événements de la nuit terrible pendant laquelle Rosalba arracha l'étranger à la mort. On se rappelle que tous les deux avaient été transportés dans un état d'insensibilité. Les médecins furent immédiatement appelés et décidèrent que l'état de la jeune fille demandait autant de soins que celui du naufragé parce que son système nerveux avait été fortement ébranlé et qu'on devait redouter une fièvre cérébrale.

Toutefois, les choses tournèrent au mieux, et, après quelques jours de cruelles inquiétudes, notre jeune héroïne entra en pleine convalescence. Le bruit de la belle action qu'elle avait accomplie se répandit bientôt dans le village, et toutes les jeunes filles des environs se disputèrent le privilège de veiller à son chevet. Ces témoignages d'amitié firent plus peut-être que toute autre chose pour ramener la malade. Quant à l'homme inconnu, une fois toute inquiétude passée relativement à son état, on fut curieux de savoir qui il était et d'où il était. Lui-même ne pouvait fournir ces renseignements, car, bien que revenu de son évanouissement dès le lendemain matin, il était beaucoup trop faible pour parler. On n'avait rien trouvé sur lui qui indiquât ses nom et qualité.

Toutefois, M. Varny n'attendit pas longtemps. Ce jour-là, la malle de Montréal fut retardée parce que la traverse était dangereuse mais le jour suivant, il reçut la *Minerve* qui contenait un long détail des désastres de la débâcle. On y lisait, en outre, que peu de personnes avaient péri, mais qu'il était impossible, pour le moment, de donner les noms des victimes.

A suivre

L'ORPHELIN

PAR MME LA BARONNE DE BOUARD

(Suite)

L'heure qui s'écoula, entre son départ et son retour, parut la plus longue de leur vie à ceux qui attendaient.

Gérald, à bout de forces, s'était enfui. Ethel Stone sanglotait éperdument. Florence et Olivier, muets d'angoisse, ne détournaient leurs regards de lady Augusta, immobile, comme insensible que pour interroger les aiguilles de la pendule.

Enfin leurs oreilles tendues perçurent, au dehors, un bruit de roues, un grincement de gravier. La malade avait dû entendre elle aussi.

Un effort surhumain la souleva, les yeux agrandis, les bras tendus ; et quand, dans la baie de la porte, lentement ouverte, parut un religieux vêtu de bure, son vieux visage aurolé de neige rayonnant d'une compatissante et divine charité, elle lui cria, oublieuse de tout son passé d'orgueil et d'entêtement :

— Sauvez-moi ! ah ! par pitié, sauvez-moi !

Le prêtre comprit bien que ce n'était pas la vie de son corps que demandait si humblement la châtelaine de Kilmore, à cette heure suprême où le voile décevant des illusions était pour elle entièrement déchiré.

Il s'approcha, et, courbé sur elle, lui parla doucement.

Les mots simples et brefs qu'il prononçait avec une sereine autorité, l'autorité de la foi sans défaillance, ne ressemblaient en rien au discours ampoulé du ministre anglican : ils faisaient descendre l'espoir en cette âme troublée, épouvantée par l'approche du sombre passage, dont nul d'entre nous ne pourra fuir l'horreur.

La mourante écoutait avidement, recueillant ses dernières forces pour entendre, pour répondre.

Son front altier se courbait, très humble maintenant, sous la main bénissante du prêtre.

— J'ai péché... Je me repens... Je voudrais expier...

Soudain, le souffle et la parole s'éteignirent ensemble dans sa gorge serrée par un nouveau spasme. Ses yeux se vitrèrent et sa tête, raidie, se renversa.

— Grand'mère !... crièrent en même temps Noll et Florence.

Le Père Arthur se retourna vers eux :

— Pleurez-la... priez pour elle, leur dit-il de sa voix douce et grave, singulièrement ému. Dieu est la bonté sans bornes, et elle a désiré le connaître, l'aimer... Elle s'est repentie...

IX

La mort de lady Ruthwen modifia sensiblement le train de vie et les habitudes de Kilmore-Castle.

D'abord, le deuil austère de ses habitants ferma aux réceptions nombreuses et bruyantes les portes du manoir. Et, le deuil passé, elles ne se rouvrirent plus que de loin en loin, aux plus proches voisines, à quelques rares amis.

La comtesse Augusta n'était plus là pour faire les honneurs des splendides salons, pour présider les repas de cérémonies servis, sous la direction du majestueux Hooper, dans la grande salle à manger lambrissée de chêne et tendue de cuir de Cordoue.

Ce rôle difficile de maîtresse de maison, dans un château comme celui de Kilmore, où rien ne pouvait décentement se faire qu'en grand appareil, eût été écrasant pour la jeunesse et l'inexpérience de Flor.

Et puis, si respectable que fût, comme chaperon, l'excellente et timide Ethel Stone, la situation de la jeune fille eût été, dans les fêtes, souvent délicate.

Ses goûts, d'ailleurs, et ceux de Noll, s'arrangeaient fort bien du repos et de la solitude qu'ils n'avaient jamais goûtés, sans conteste, du vivant de la trop mondaine aieule.

Il n'en était pas de même de Gérald, auquel bientôt les journées studieuses et les soirées paisibles devinrent insupportables. La chasse, la pêche, les tranquilles causeries au coin du feu, ne suffisaient pas à charmer son désœuvrement.

Afin de secouer l'ennui qui, chez lui, menaçait de tourner au spleen,—la névrose anglais par excellence,—il se mit à voyager, y prit goût, si bien que, sur les douze mois de l'année, c'est à peine s'il en passait deux à Kilmore-Castle.

Pendant qu'il vivait ainsi loin du vieux manoir, Florence, sous la direction de lord Ruthwen, y avait terminé ses études.

Miss Ethel, femme d'intérieur remarquable, et de plus fort adroite aux travaux manuels, l'avait initiée à la science du ménage et à celle de l'aiguille, sans lesquelles la plus brillante éducation féminine est toujours incomplète.

Flor, qui jouait du piano et chantait maintenant en musicienne consommée, qui pouvait seconder Olivier dans ses savantes recherches et ses études ardues, savait aussi chiffonner gracieusement des dentelles et des rubans, draps et étoffes, broder de fine lingerie, même reprendre des bas ou de vulgaires torchons, et tricoter pour les pauvres des brassières et des jupons de laine commune.

Nul mieux qu'elle ne soignait un malade ou ne pansait plus adroitement les blessés. Elle vérifiait, bienveillante et sérieuse, les comptes embrouillés, mais sincères, du brave Hooper, et quand, descendue dans la vaste cuisine aux cuivres reluisants, elle mettait ses mains blanches dans la pâte d'un plum-pudding, jamais l'entremets national n'était mieux réussi que ce jour-là.

Noll Ruthwen et Ethel Stone étaient, chacun dans un ordre d'esprit différent, très fiers de leur docile élève.

Quant à Flor, grâce aux diverses connaissances qu'elle tenait de l'un et de l'autre, elle trouvait, en elle et autour d'elle, assez de ressources pour ne jamais s'ennuyer.

Trois ans s'étaient écoulés depuis la mort de lady Augusta. Sa personnalité, très marquée, avait une trop grande place au manoir pour qu'il fût possible de l'y oublier.

D'ailleurs Florence, comme Noll, gardait le respect profond du souvenir ; et miss Stone, fidèlement reconnaissante, rappelait souvent avec attendrissement, que c'était à la générosité de sa riche parente qu'elle devait la tranquillité actuelle de sa vie, et de ne s'être pas consumée dans la détresse et les privations.

L'antique chapelle abandonnée du château de Kilmore avait été restaurée avec soin et publiquement rendue au culte catholique, sa première destination.

Dans le caveau funéraire des Ruthwen, à l'ombre de la Croix symbole d'amour et de pardon, gage des immortels revoirs, dormaient maintenant, côte à côte, la comtesse Augusta et sa fille Flora.

Au moment où lady Ruthwen allait franchir le seuil de la redoutable éternité, son cœur s'était amolli, ses yeux dessillés, et son orgueilleux ressentiment s'était fondu dans les remords et le repentir.

Interprétant ces derniers sentiments de la mourante, une main délicate et pieuse avait réuni dans la mort la mère et la fille si longtemps, si cruellement divisées.

Et, sur une plaque de marbre, jumelle de celle qui portait le nom de la pauvre jeune morte, par lui rappelée de l'exil, Olivier avait fait graver, en lettres d'or, cette inscription qui arrachait à Florence, chaque fois qu'elle la relisait, des larmes d'attendrissement et de reconnaissance :

A la mémoire
Du capt. Jean Dally,
Epoux de Flora Ruthwen
Mort glorieusement pour la France
Au combat de Thuyen-Quan
Le... 18...

Des messes, chaque mois, étaient célébrées près de ces tombes, ainsi qu'à la paroisse catholique de Dumbarton, où le vieux missionnaire à cheveux blancs ne priaît pas seulement pour Jean et pour Flora Dally, mais aussi pour l'âme qui, bien que tardivement ouverte à la vérité, avait cependant désiré d'un grand désir, à son heure suprême, le salut. On pouvait espérer que Dieu, qui paie généreusement même les ouvriers de la onzième heure, l'accorderait à la dernière aspiration de l'aieule, aux suppliantes prières des petits-enfants.

Trois ans avaient passé. Ils avaient amené Florence Dally au seuil de son dix-neuvième printemps.

Les robes courtes de la fillette avaient, depuis longtemps déjà, fait place aux jupes trainantes, d'une coupe simple et gracieuse. Ses cheveux indisciplinés ne flottaient plus en boucles sur ses épaules ; elle les enroulait à la grecque, en une molle torsade fixée un peu au-dessus de la nuque, dont ils dégageaient le dessin ferme et pur. Mais, autour de son front blanc, quelques mèches légères s'enlevaient toujours en frisons soyeux, derniers vestiges de sa libre coiffure d'enfant.

En ce moment, tandis que Noll lui parle, elle plonge dans l'eau d'une jardinière en barbotine les tiges des glaïeuls blancs, rosés ou d'un pourpre éclatant, qu'elle vient de cueillir dans les corbeilles du jardin.

Des fleurs orgueilleuses, raides et superbes, aux longues feuilles lanréolées, sont celles que préfère Gérald, et déjà toutes les potiches du hall en sont garnies.

Cela veut dire que l'on attend, à Kilmore-Castle, le cadet des Ruthwen et que l'heure indiquée dans la dépêche, consultée à plusieurs reprises par Noll impatient, approche.

Les divergences de goûts et d'idées, qui séparaient les deux

frères, ne se sont pas effacées ; cependant leurs rapports, lorsqu'il se retrouvent ensemble, ont pris un tour plus affectueux : ils se heurtent moins souvent.

Les absences longues et fréquentes de Gérald n'ont, assurément, pas été étrangères à cet apaisement ; mais les causes en sont, surtout, le changement de religion qui a rendu Olivier plus tolérant, et la mort de la grand'mère qui, en diminuant le nombre des survivants de la famille, a porté ceux-ci à cimenter plus fortement les liens de leur mutuel attachement.

—Voilà midi bientôt, dit Noll, en regardant, tout à tour, sa montre et le télégramme qu'il tient à la main. Notre voyageur ne doit pas être loin. Tous tes préparatifs sont-ils terminés, ma petite Flor ?

—Tu vois, j'achève de garnir ma dernière jardinière. Hooper m'a assuré qu'en bas tout était prêt. Gérald arrivera juste pour se mettre à table.

—Comme il y a longtemps qu'il n'était revenu parmi nous ! Il me semble que tu as encore grandi depuis son dernier séjour ici. Florence protesta.

—Oh ! non, Dieu merci ! Il était temps de m'arrêter sous peine de faire concurrence à lady Evellyn qui a la taille d'un *horse-guard*. Et cependant, je regrette un peu mes années de croissance.

—Parce que ? . . .

—Parce que, en ce temps-là, je ne pouvais user aucune de mes robes . . . toutes trop courtes de jupes . . . trop courtes de taille . . . trop courtes de manches.

—Et cela te permettait de renouveler plus souvent ta garde-robe . . . ô fille d'Eve ! et tu es une des moins coquettes !

—Oh ! ce n'est pas pour cela . . . Mais je faisais le bonheur des fillettes pauvres d'alentour, qui héritaient de toilettes presque neuves.

—Alors, fit Olivier gaiement, tu n'étais donc charitable que pour cause d'agrandissement ?

—Elle ! se récria miss Stone, en levant les mains au ciel, *my God*, mon cher garçon, c'est une enfant qui a les mains percées. Si je la laissais faire sa lingerie, son vestiaire y passerait. Elle donnerait jusqu'à sa che . . . je veux dire tout ce qu'elle possède.

Dans sa véhémence, la pudibonde Anglaise avait failli laisser échapper le nom de l'élémentaire vêtement que le *cant* a qualifié d'*inexpressible*.

Son bon vieux visage en rougit prodigieusement. Noll et Florence furent saisis d'un fou rire, quelque peu irrévérencieux, mais qui sauva du moins la modestie de la charitable Flor, et dont l'excellente miss Ethel ne se formalisa pas outre mesure.

—Je crois, reprit celle-ci, quand l'hilarité de ses jeunes parents se fut un peu calmée, je crois que nous pouvons aller au-devant de Gérald. Il ne peut tarder désormais.

Lord Ruthwen fit un geste d'assentiment, et Flor, oubliant sur un coin de table les dernières branches de glaïeuls, vint lui prendre la main qu'elle glissa doucement sous son bras, pour l'aider à se lever.

Ceci était un progrès dans l'état de Noll, progrès bien faible encore, et lent, coupé d'intermittences inquiétantes ; mais qui, cependant, emplissait d'espoir et de joie l'âme confiante de Flor.

Dans l'intervalle des crises articulaires, qui tendaient à s'espacer de plus en plus, Noll, maintenant, pouvait abandonner son fauteuil roulant et, quelquefois, marcher un peu, lorsque l'atmosphère était tiède et sèche.

Il lui fallait une canne, et l'aide d'un bras ; mais enfin ses jambes, quoique fléchissantes par instants ; esquissaient d'elles-mêmes leurs mouvements incertains.

Parfois le vieil Archie Brice le guidait, ou parfois l'obligeante cousine Stone ; mais Florence plus souvent encore. C'était sur son bras que l'infirmes s'appuyait avec le plus d'assurance ; c'était son pas qui se réglait le mieux sur celui d'Olivier.

Il l'appelait son Antigone.

—Nos rôles sont renversés, lui disait-il avec un attendrissement enjoué. Jadis tu étais l'élève et moi le professeur ; à présent, me voici ton vieux baby, tu m'apprends à marcher.

Et elle, en entendant cela, en le voyant joyeux, l'âme comme irradiée de l'espoir d'une prochaine résurrection, pensait tout bas qu'elle était heureuse, oh ! bien heureuse, de lui rendre ainsi quelque chose de tout ce qu'il avait fait pour elle.

Lentement, ils gagnèrent les pelouses, qui séparaient le château de la grille du parc, et, presque aussitôt, la légère voiture qui portait Gérald déboucha de l'avenue.

—Oh ! vous êtes debout, Noll ! s'écria-t-il en sautant lestement à terre. Mais c'est un vrai miracle ! . . . Cela va donc tout à fait bien ?

—Cela va mieux, du moins, Gérald, et de vous avoir ici achèvera peut-être une guérison dont j'ai si longtemps désespéré. Ne nous donnez-vous pas un peu plus de temps que la dernière fois ?

Gérald regarda, tour à tour, le manoir dont toutes les fenêtres ouvertes, laissant entrevoir les riches tentures, semblaient aspirer

BOVRIL



**EST UN EXTRAIT
DE BŒUF...**

Préparez-le en y ajoutant
une cuillerée à thé dans
une tasse d'eau chaude.

BOVRIL...

Donne la force, conserve
la santé et est digéré par
tous les malades, tandis
que les autres remèdes ne
le sont pas.

BOVRIL, Limited

LONDRES, Ang.

25 & 27, rue St-Pierre, Montréal.

l'air pur de ce beau jour printanier ; son frère dont le visage expressif et les mains cordialement tendues lui souhaitaient la bienvenue ; Florence un peu intimidée, toute rose charmante, dans sa très simple robe d'intérieur, au corsage gracieusement froncé ; et il dit d'un ton réfléchi :

—Je suis las des voyages . . . Peut-être ne quitterai-je plus Kilmore-Castle.

Sa vie errante commençait à le fatiguer, en effet.

Il en avait assez de la banalité des hôtels et de leur faux confortable ; de la banalité des excursions, réglées d'avance sur les billets de chemin de fer et tarifées à tant par kilomètre ; de la banalité des compagnons de voyage, sinon toujours les mêmes, du moins toujours de la même catégorie : gens désœuvrés, ennuyés, blasés, ignorant les tranquilles joies des intérieurs honnêtes ; cherchant vainement des impressions inconnues, n'allant aux montagnes ou à la mer, ni pour la mer, ni pour les montagnes elles-mêmes, mais pour leur demander des plaisirs non encore éprouvés ; et revenant, après chaque étape nouvelle, plus désœuvrés et plus ennuyés que devant. Car, partout où ils allaient, le monde, les théâtres, les casinos étaient semblables. Les paysages, parfois, différaient ; mais il ne songeaient guère à les remarquer.

Gérald revenait du Midi. Il avait parcouru l'Espagne et tout le sud-ouest de la France, des Pyrénées à l'Océan.

Il avait vu Gibraltar et Séville, les fleuves au lit desséché et les sierras couvertes de neige ; l'élégante cité madrilène et la commerçante Valence ; les eaux bleues du lac de Gaube, la blanche cascade de Gavarnie et les sources chaudes de Luchon et le sauvage Saint-Jean de Luz ; Biarritz et sa plage grandiose, bigarrée d'élégantes toilettes ; Arcachon perdu dans ses dunes . . .

Flor, très émue, l'interrompit vivement.

—Arcachon ! . . . Vous avez vu Arcachon ! . . . Vous vous y êtes arrêté ?

Il s'inclina en souriant de l'air mystérieux de quelqu'un qui prépare une gracieuse surprise à son auditoire.

—J'y ai été toute une journée l'hôte de Mme Guéthary et de Mlle d'Yzor. Je ne pouvais passer si près de leur demeure sans aller les saluer. Durant ces quelques heures, les oreilles ont dû vous tinter, cousine. Comme on pense à vous, là-bas, Florence, et comme on vous aime.

—Pas plus qu'ici, dit Noll.

—Pourrait-on faire autrement ? s'écria la bonne Ethel avec conviction.

—Enfin, reprit Gérald, l'évocation par ces vieilles amies de ma cousine, des années de son enfance, offrait quelque chose de particulièrement touchant. Pour elles, vous restez encore la petite Flor d'autrefois. J'ai eu beau dire que vous êtes, maintenant, une grande jeune fille, elles vous voient toujours avec vos longs cheveux et vos robes écourtées, courant dans le jardin, ou bien, comme elles vous ont revue ici, sous vos blancs atours de première communiant. Elles ont rappelé à ce sujet, avec attendrissement, mille souvenirs puérils et charmants, il n'y avait pas jusqu'aux deux servantes . . . Figurez-vous qu'elles se cachaient derrière la porte pour entendre parler de vous ! Même l'une d'elles, la petite brune . . .

(A suivre)

BONNE NOUVELLE

Nos célèbres artistes, MM. Laprés et Lavergne, photographes, 360, rue Saint-Denis, coin de la rue Ontario, ont le plaisir de remercier leur nombreuse et "select" clientèle pour son encouragement. Vu l'augmentation considérable de nouveaux clients, ils ont été obligés d'ajouter à leur important établissement un autre salon, quatre chambres de toilette, ainsi qu'une autre salle de pose.

Téléphone Bell (Est), 1283 ; téléphone des Marchands, 843 ; résidence privée, téléphone Bell (Est), 1743.

CHOSSES ET AUTRES

—Le déficit dans le budget américain, pour l'année dernière, est de 38 millions de dollars.

—L'oncle Sam a payé, cette année, à ses pensionnaires, l'énorme somme de \$144,651,879.

—En Afrique, il y a près de 700 langues, et ce fait présente de grandes difficultés aux missionnaires.

—Les docteurs suédois ne présentent jamais de comptes à leurs patients : la rémunération de leurs soins est entièrement laissée à la générosité de ceux-ci.

—Les habitants des îles Sandwich estiment la beauté des femmes d'après leur poids. Les plus lourdes sont à leurs yeux les plus belles.

—La rose et le rouge, dans toute l'échelle de leurs gammes réciproques sont les couleurs les plus en vogue et les plus recherchées à Paris pour garnir les chapeaux.

—A Grenade, Espagne, une foule composée de femmes, qui s'imaginaient que la découverte de l'Amérique était la cause de tous les malheurs de l'Espagne, a jeté des pierres sur la statue de Christophe Colomb en cette ville.

—Dieu bénit cette année le laboureur espagnol, comme s'il avait voulu compenser les plaies dont l'Espagne a été frappée dans ses colonies. La seule récolte des vins produira un minimum de 27 millions d'hectolitres.

—Voici qu'un ministre méthodiste d'une certaine ville de l'Ohio, organise un bazar de baisers ! Les prix sont arrangés comme suit : Les baisers de jeunes filles de 15 ans, 15 cents chacun ; baisers de jeunes filles de plus de 15 ans et au dessous de 20 ans, 50 cts. chacun ; les baisers de veuves, 10 cts. les baisers de filles de plus de 30 ans, 5 cts. la douzaine ?...

—Henri II avait des petits chiens blancs qu'il aimait beaucoup et auxquels il avait donné un gouverneur et même un boulanger qui leur fabriquait un pain spécial. Ce fait est prouvé par la mention suivante, extraite d'un registre manuscrit conservé à la bibliothèque nationale : " 16 novembre 1547. — A Anthoine Andrault, boulanger des petits chiens blancs, don de la somme de 30 escus à quoi a été taxé l'office de sergent au lieu de Comelles-le-Bar, au haut pays d'Auvergne."

LA GRANDE REVUE

Sommaire de numéro du 1er décembre 1898 : La nouvelle Triplice, par Auguste Lalancé ; A propos de Fachoda, par XXX ; L'évolution paléontologique et les nouveaux programmes de 1898 ; Le Socialisme en 1898 (suite et fin), par Emile Faguet ; Mademoiselle Cloque, (suite), par René Boylesve ; Des causes de la crise des Industries françaises, par Felix Martin ; Lucheni et l'Anarchie, par Henry Bordeaux ; Chronique, par Marcel Théaux.

La Grande Revue contient 248 pages au moins par mois. Condition d'abonnement ; Etranger, un an, 36 fr. ; six mois, 19 fr. ; trois mois, 10 fr. Bureau, 11, rue de Grenelle, Paris (France).

Mme JULIE NADEAU

La vie lui était un fardeau. - Elle ne savait plus que faire ! Maintenant, elle est bien comme elle n'a jamais été



MME JULIE NADEAU

Les femmes apprennent souvent, par l'expérience qui leur coûte cher, que les médecins sont impuissants à traiter comme il convient les maladies connues sous le nom de "maladies des femmes." Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont l'unique remède sur lequel les femmes peuvent compter ; elles ont guéri des cas de beau mal et de faiblesse féminine des plus graves, elles ont sauvé des milliers de vies et épargné plusieurs comptes de médecins. Les jeunes filles frêles, les femmes faibles et fatiguées, trouveront dans les Pilules Rouges du Dr Coderre le vrai remède pour guérir leurs maladies et les faire rayonner de tout l'éclat de la santé. Lisez le témoignage de Mme Nadeau, qui est une dame bien connue et respectable ; voici ce qu'elle dit : "Je suis une preuve de la valeur des Pilules Rouges du Dr Coderre. Pendant des années, j'ai souffert de faiblesse féminine. Il m'est impossible de décrire mes souffrances, jamais une journée bien. J'avais des douleurs d'estomac causées par la dyspepsie, toujours constipée, pas d'appétit, pas de sommeil. Je souffrais horriblement du mal de tête, et toujours étourdie. A la fin, voyant que j'étais de plus en plus souffrante, je me décidai d'essayer les Pilules Rouges du Dr Coderre. J'en ressentis de suite les bons effets, cela m'encouragea, je continuai à les prendre et maintenant, je me sens aussi bien et aussi forte que jamais. Mon conseil à celles qui souffrent est d'avoir recours de suite aux Pilules Rouges du Dr Coderre." Mme Julie Nadeau, No 277 rue St-Valier, Québec. Ce témoignage est choisi entre mille. Que toutes les femmes qui doutent de ces faits veulent bien passer par nos bureaux et nous serons heureux de leur prouver que ces témoignages ne sont pas l'œuvre de notre imagination ni qu'ils ont été achetées. Ils nous sont envoyés par les femmes elles-mêmes qui sont heureuses par ce moyen de prouver leur reconnaissance envers un remède qui les a guéries,

et en même temps aider d'autres femmes souffrantes comme elles à se guérir.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre ne sont pas pour tous les maux qui affligent l'humanité. Non. Elles sont spécialement et uniquement pour les femmes et elles guérissent toutes les maladies dont elles souffrent, telles que la leucorrhée, les irrégularités de toutes sortes, chute de la matrice, hémorragies, le beau mal, maladies des ovaires, menstruation trop faible, abondante et douloureuse, tirail-

ments dans le bas-ventre, mal de côtés, de reins, constipation, palpitation du cœur, douleurs d'estomac et entre les épaules, crises hystériques, danse de St Guy, le mal de tête et toutes les maladies du changement d'âge, chaleurs, bouillonnement du sang, enflures des jointures, froidure des pieds et des mains. Elles sont aussi tout particulièrement recommandées aux femmes enceintes et aux nourrices. Elles sont incomparables pour réparer purifier et enrichir le sang appauvri et vicié. Elles aident beaucoup à la formation des jeunes filles.

N'oubliez pas que nous avons à la disposition de toutes les femmes souffrantes des médecins spécialistes dont le succès pour le traitement des maladies des femmes est vraiment extraordinaire. Vous pouvez les consulter aussi souvent que vous le désirez et TOUJOURS SANS QU'IL VOUS EN COUTE RIEN. Dites-leur tout, vous n'avez rien à craindre, car vos lettres sont ouvertes et répondues par nos médecins et tenues confidentielles. Adressez : "DEPARTEMENT MÉDICAL, BOITE 236, MONTREAL." Celle qui le préfère peut consulter personnellement nos médecins, en se présentant à notre dispensaire spécialement pour les femmes, au No 274 Rue St Denis, tous les jours (excepté le dimanche), de 10 heures à 5 heures p. m. CONSULTATIONS GRATUITES.

N'ACHÉTEZ JAMAIS les Pilules Rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, car ces pilules vendues à bon marché sont de dangereuses imitations. Nos Pilules Rouges sont toujours vendues en boîtes contenant 50 Pilules Rouges chaque. JAMAIS AUTREMENT. Si votre marchand ne les a pas, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour 6 boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis — pas de douane à payer. CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, BOITE 2306, MONTREAL.

LE PURIFICATEUR TONIQUE DU SANG DU Dr LUSSIER

RECOMMANDE

A la suite de maladies graves. Dans les maladies dues à l'impureté du sang. Dans les maladies de la peau. Dans le dérangement des organes internes. Aux convalescents et aux personnes faibles.

Demandez nos circulaires et certificats.

LA CIE MEDICALE DE VALLEYFIELD
BUREAU DE MONTREAL, 44 BANQUE DU PEUPLE

NETTOYAGE COMPLET

La toux, le rhume et leurs tristes conséquences sont balayés par l'emploi du Baume Rhumal 25c. partout.

—Il n'y a que les grandes âmes qui soient faites pour la solitude ; isolée, une âme commune s'abrutit ; solitaire, une âme méchante se satanise.

LA SANTÉ POUR TOUS

Le Baume Rhumal permettra à chacun de se maintenir en bonne santé en écartant les affections de la gorge et des poumons.

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle, Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.30 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30 cts.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, PAR LES CIGARETTES CLÉRY et la POUDRE CLÉRY
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : Dr CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets. Coupe parfaite. Toujours en tocks les

R. G. - P. D. - D. A
FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, pte de la rue St-Hubert.

UN PRÊTRE
de Rome a TROUVÉ le SECRÈT de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes. 2fr.
Ph^{ie} MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS
Dépositaire à Montréal : ARTHUR DÉCART.

ST-NICOLAS journal illustré urod garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 frs. Union postale un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

HOMMES FAIBLES

jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port

Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
 Adresse: B. Poste Boîte 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,
MONTREAL

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtenir les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARION, Experts.**

Bureaux: Edifice New York Life, Montréal, et Atlantic Building, Washington, D. C.

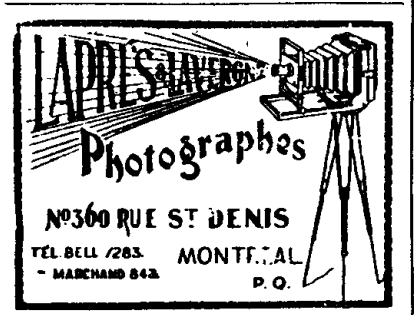


★ VIN ★
ST-LEHON

Naturel,
 Tonique,
 Stimulant.

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE,
 Seuls agents au Canada.



LAPORTE, MARTIN & CIE
 Photographes

NO 360 RUE ST DENIS
 TEL BELL 7283 MONTREAL
 - MARCHAND 842 P.O.

Trente ans de succès

GUERISON CERTAINE
 en 2 heures
 sans COLIQUES ni NAUSEES
 sans AUCUNE PERMANENCE

ni avant
 ni après
 du

VERSOLITAIRE par les CAPSULES **L. KIRN**

à l'Extrait éthéré de FOUGÈRE MÂLE Pure sans Calomel.

M. Kirn se garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.

PARLÉ, Pharmacien KAWOW,
 64, Boulevard Edgar-Québec
 et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. E.

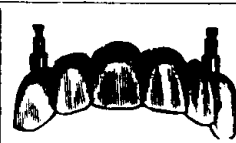


Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**. Les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte, avec notices, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance: **J. A. BERNARD,**
 1898, rue Sainte-Catherine, Montréal

Fausses dents SANS PALAIS



Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.

Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
 20, rue St-Laurent, Montréal.
 Tél. Bell 2818.

Fourrures de toutes sortes

Capots, Manteaux, Casques et toutes sortes de vêtements en fourrures. Spécialité de **Capots en Chat Sauvage.** :- :-

35 ans d'expérience

ARMAND DOIN

1584 Notre-Dame

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.


CIRCULATION

65,738

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL DE LA



GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)
 242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

Vêtements pour hommes

Chemises, Cravates, Faux-Cols, Manchettes, Chaussettes, Gants et sous-vêtements. La qualité est toujours la meilleure et les prix les plus bas du commerce.

GENEREUX & Cie,
 No 227, rue St-Laurent.

LE CAPITOL



EST FAIT AVEC DES TABACS DE PREMIERE QUALITÉ

U. PERREault

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc.

Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

LA NOUVELLE REVUE

28, Rue Richelieu, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	3mo	14f
	Départements	56f	29f	15f	
	Etranger	62f	32f	17f	

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

... FONDE EN 1826 ...

LA MINERVE

Journal Quotidien du matin.

ABONNEMENT:

A Montréal ... \$4.00 par an
 Hors Montréal ... 3.00 par an

Le Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Nouvelles, Feuilleton, Agriculture, Etc.

ABONNEMENT,

Un An ... \$1.00 :- Six mois - 50c.

Voir notre liste de primes publiée toutes les semaines dans le **MONDE CANADIEN**.

Rédaction, Administration, Atelier
 35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,
 Téléphone Bell Main 613